

LE SUICIDE,

OU

CHARLES ET CÉCILIA.

Cet Ouvrage se trouve aussi :

Chez
- LEPRIEUR, Libraire, rue des Noyers.
- BARBA, Libraire, palais du Tribunat.
- DUFOUR, Libraire, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

LE SUICIDE,

OU

CHARLES ET CÉCILIA,

PAR Mme FLEURY,

Auteur de Montalais et Hélena, d'Herbert et Virgina, etc.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15, près la rue Saint-Honoré.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU AINÉ.

1806.

CHARLES

ET

CÉCILIA.

CHAPITRE PREMIER.

L'odieux Ministre. Le Raccommodement.

MENDOCE était tout-à-fait rétabli, mais une sombre mélancolie l'éloignait de toute société. Il avait cherché Pédro, Léonora, mais il lui avait été impossible de découvrir leurs traces. L'idée qu'on les avait peut-être fait enlever et séquestrer se présenta à lui comme un trait de lumière; il allait poursuivre ses re-

cherches avec ardeur, lorsqu'il reçut un ordre du roi de se rendre auprès de sa personne, qu'il avait des choses importantes à lui communiquer. Quoique Mendoce se doutât de ce dont il allait être question, il n'y avait pas moyen de s'en dispenser. Philippe le fit passer dans son cabinet, lui raconta l'histoire de son mariage, lui peignit l'amour et le désespoir de son épouse, lui faisant entendre le plus doucement possible que sa volonté était qu'il eût à avouer son mariage publiquement; que la réputation de la jeune dame était prête d'être soupçonnée; que prenant à elle et à sa famille le plus grand intérêt, il prétendait que cette histoire ne devînt pas la nouvelle scandaleuse du jour; qu'il se-

rait inhumain, de livrer une belle et charmante femme aux traits envenimés de la calomnie; qu'elle s'était rendue coupable par un excès d'amour, et qu'un galant homme, tel qu'il le croyait, devait pardonner une faute dont il était la première cause. Mendoce voulut répliquer, en obtint la permission, mais ne gagna rien. Sans cependant céder, il parut ne pas vouloir résister au desir de son maître, mais il communiqua à Philippe ses craintes sur Léonora et sur Pédro, disant qu'il osait presque affirmer qu'on avait surpris sa bonté en obtenant un ordre signé de lui pour les faire renfermer. Le roi le regarda avec sévérité. Vous me connaissez mal, dit-il à Mendoce, voilà pourquoi je

vous pardonne de me rendre si peu de justice. Donnez-moi votre parole que vous vous rendrez à mes desirs en vous réunissant à votre épouse, et je vous donne la mienne que quoique j'ignore le sort de votre Léonora, je la ferai bien retrouver. Mais vous connaissez mes conditions, remplissez-les, et je prends sous ma protection l'objet qui vous intéresse. Mendoce, le désespéré Mendoce promit, et deux jours après son hymen fut publié. Il y eut des fêtes brillantes, et sous prétexte qu'il manquait quelques formalités au premier acte qui avait été passé, il fut cassé, renouvelé; le roi l'honora de sa signature, et la cérémonie de la célébration se fit avec éclat. Mendoce parut avec décence,

mais le mécontement se faisait remarquer dans toute sa personne. Juanna, Juanna se mourait de douleur. Tout était pour l'honneur, mais le cœur de son époux était à jamais fermé pour elle; il ne le lui cacha point lorsqu'il se trouva seul avec elle, lui reprocha sa conduite en termes cependant plus doux que ceux dont il s'était servi en parlant d'elle à sa mère. Je ne vous en reparlerai plus, madame, continua-t-il, vous êtes libre : voilà votre appartement, vous en pouvez disposer; je vous promets de ne point vous y troubler. Vous n'avez plus rien à exiger de moi, je me devais en sacrifice à votre réputation, j'ai rempli ce pénible devoir; j'espère désormais jouir de ma tran-

quillité et rester maître de mon cœur.

Cruel Mendoce, répondit la désolée Juanna, pouvez-vous de sang-froid plonger le poignard dans le sein de celle qui eût donné sa vie pour vous si on la lui eût demandée! L'amour, ce funeste amour qui m'a rendue coupable à vos yeux n'obtiendra-t-il pas une grace? mes droits à votre amitié sont-ils éteints? et votre inflexible cœur est-il à jamais perdu pour votre épouse infortunée? vous, qui dites connaître l'impérieux amour, n'accorderez-vous rien à mon sexe, à ma jeunesse, et à la violence d'une passion que tous mes raisonnemens n'ont pu maîtriser? Si je vous parais coupable de n'avoir pas résisté à de

perfides insinuations, n'en accusez que mon cœur, lui seul a tout fait. J'aimais, et j'ai tout vu possible : sur tout autre objet, je ne me serais point rendue; mais, je vous le répète, j'aimais, et toutes les difficultés se sont trouvées applanies. Le remords ne s'était point encore présenté : il m'attendait en sortant de vos bras. O mon ami! s'il vous était possible d'imaginer tout ce que j'ai déja souffert, vous n'auriez pas la barbare pensée d'aggraver mon malheur en m'abandonnant à moi-même. Tant d'amour de ma part ne peut-il pas mériter un peu de reconnaissance de la vôtre? Oh, quel que soit le sentiment que vous vouliez m'accorder, je serai satisfaite, puisque je ne crains qu'un mépri-

sant oubli. Juanna termina son discours par d'abondantes larmes. Mendoce ne put les voir couler sans éprouver une véritable douleur. Il s'approcha de son intéressante femme, la pressa tendrement contre son sein, et crut dans cet instant qu'il n'aimait plus Léonora que légèrement, et que le temps achéverait de détruire cette idée importune. Il combla de caresses sa sensible épouse, qui lui en témoigna sa vive reconnaissance ; et l'appartement de madame devint celui de monsieur. La douceur de Juanna, sa jeunesse, ses graces, avaient détruit les premiers projets de son époux.

Ce ne fut pas sans une vive satisfaction qu'elle parût aux yeux de la

famille le lendemain. On tira un heureux augure de l'air de contentement qui paraissait sur son joli visage. Mendoce avait aussi un air moins sombre : on conclut de là que tout s'était arrangé pour le mieux, et qu'une jolie femme est toujours sûre de remporter la victoire.

Philippe, content de la conduite de Mendoce, n'oublia pas la promesse qu'il lui avait faite de s'occuper de Léonora; il interrogea son ministre comme étant sûr de la chose qu'il cherchait à découvrir. Le ministre crut qu'il avait été trahi. Troublé par cette pensée et par l'œil scrutateur du monarque, il avoua qu'il avait donné l'ordre d'enlever Pédro, de le faire conduire à l'In-

quisition, sans cependant qu'il y fût dénoncé pour aucun crime, et sa fille dans une maison de force, afin que sa présence n'inquiétât plus la famille Mendoce; mais qu'il était prêt à rétracter ce même ordre, puisque le mariage de l'héritier de cette maison avait rendu la tranquillité à ses parens; son intention étant, sauf le bon plaisir de sa majesté, de leur rendre la liberté.

M'avez-vous consulté pour commettre cette horrible injustice? répliqua le roi en le regardant avec des yeux d'indignation. Vous vous êtes servi de mon nom pour attenter à la liberté de deux êtres vertueux et innocens qui n'ont commis d'autre crime que celui de déplaire à une famille puissante; sortez de ma

présence, et que dans vingt-quatre heures elle ne souille plus mes regards : je vous exile. Allez vous repentir de cette cruelle oppression, votre conduite à venir peut seule appeler mon indulgence. Commencez par révoquer l'ordre funeste qui pèse sur des individus qui n'ont pas mérité cette sévérité; que dans peu d'heures ils me soient rendus. Sortez.

Le ministre, confus, humilié, bouffi de rage, ne vit point d'autre parti à prendre que celui d'obéir. Il envoya sur-le-champ l'ordre de délivrer les infortunés; mais l'un des deux ne craignait déja plus les injustices du méchant, je veux dire Pédro. Il avait payé le tribut à la nature : on le trouva mort dans son

cachot. Le chagrin, un air fétide que l'on respire dans ces sombres lieux, avaient sans doute terminé ses tristes jours. Il était mort, on n'en rechercha point les causes; on pensa à Léonora. Un ordre du roi l'avait fait renfermer, un ordre semblable lui rendit la liberté. Elle fut conduite à Philippe. Sa beauté le frappa, et dans son cœur il pardonnait à Mendoce son enthousiasme pour cette aimable fille, qui acheva de l'intéresser en lui faisant le récit de tout ce qu'elle avait souffert pendant sa captivité. Elle demanda à voir son père. Philippe crut devoir lui apprendre la mort de ses parens. Elle versa des larmes, et élevant ses beaux yeux vers le ciel, elle l'accusa, dans sa juste douleur, de la

laisser seule et sans appui sur la terre. Consolez-vous, belle Léonora, lui dit le roi extrêmement attendri ; croyez que vous n'avez pas tout perdu : je vous promets de remplacer ceux que vous regrettez ; croyez que vous n'aurez point à vous plaindre du sort qui vous est réservé. Léonora se jeta à ses pieds pour lui témoigner l'effusion de sa reconnaissance. Relevez-vous, mon enfant ; oubliez que je suis votre roi, ne voyez plus en moi que votre père et votre ami. Quand on est jeune on se console aisément, c'est ce qui arriva à Léonora. Philippe la fit conduire dans un monastère, où elle jouissait de toute liberté dans l'intérieur, à l'exception de communication au dehors. Elle n'avait rien

à desirer. Il était spécialement défendu qu'elle vît l'époux de Juanna, ou correspondît avec lui. Philippe s'était expliqué sur ce sujet de manière à ce que l'on suivît ponctuellement ses ordres, à moins qu'une permission de sa main ne forçât d'y contrevenir.

Léonora avait appris le mariage de son amant; et, par une contrariété assez piquante, elle sentit le penchant de son cœur, jusqu'alors assez incertain, se décider violemment pour son infidèle; et ce qui dans le principe n'avait paru qu'une légère fantaisie devint chez elle une passion sérieuse. Lorsqu'elle se fut assurée qu'elle aimait véritablement Mendoce, elle murmura de la sévérité dont on usait avec elle en lui

interdisant le plaisir de le voir, car on lui avait annoncé la volonté de Philippe sur cet objet; mais Léonora n'ignorait point les moyens de séduire; elle savait très-bien qu'avec de l'argent on parvenait à lever bien des difficultés. Philippe, non content d'avoir pourvu amplement à ses besoins, lui avait assuré une forte pension pour ses plaisirs; elle ne devait aucun compte à personne de l'emploi qu'elle voudrait en faire. Elle s'insinua petit à petit dans le cœur d'une de ces religieuses qui vont et viennent pour le besoin de la maison. Quand elle crut l'avoir gagnée, elle lui confia sans détour qu'elle était révoltée de la contrainte où on la tenait, et de ne pouvoir correspondre avec qui que ce fût du dehors, qu'elle avait ce-

pendant une lettre importante à faire remettre, qu'elle comptait sur sa complaisance pour cet objet, et qu'elle l'en récompenserait bien. Sœur Christine, au mot de récompense, ouvrit l'oreille, et ne vit pas grand mal à gagner de l'or avec si peu de peine. Le marché fut conclu, et Léonora, satisfaite, retourna dans son appartement réfléchir à ce qu'elle écrirait à Mendoce. Elle était très-indisposée contre lui de ce qu'il n'avait fait aucune démarche pour la voir; elle ne lui pardonnait pas son mariage, dont elle ignorait les circonstances; elle ne savait pas tout ce qu'il lui en avait coûté, elle ne pensait qu'à ce qu'elle avait souffert, et à la perte de ses parens, dont il était la première cause.

Enfin, fatiguée d'une multitude de choses qui lui passaient par la tête et qui ne la satisfaisaient pas, elle prit la plume, et parvint à-peu-près à exprimer le chaos de ses idées tel qu'on va le voir.

« Monsieur,

« Si vous n'aimez plus Léonora,
« c'est que vous ne l'avez jamais vé-
« ritablement aimée. Oh non, votre
« indifférence sur mon sort me
« prouve que vous m'avez oubliée.
« Si cela n'était pas, auriez-vous
« passé un si long temps sans vous
« informer de moi? vous auriez su
« tous les maux qu'on m'a faits,
« ainsi qu'à mes pauvres parens, qui
« sont morts de douleur. Enfin on
« vient de me tirer de l'affreux asyle

« où je gémissais, et ce n'est point
« vous à qui j'en ai l'obligation!...
« Je révère et respecte celui qui
« veut bien protéger ma jeunesse,
« mais il m'eût été plus doux de ne
« dépendre que de vous, n'ayant
« plus personne sur la terre de qui
« je puisse me réclamer. J'apprends
« que vous êtes marié, et je me ré-
« pète en soupirant, Non, il n'aime
« plus Léonora; et Léonora ne pense
« pas comme Mendoce: elle se sou-
« vient qu'elle eût regardé comme
« le plus grand de tous les bonheurs
« celui de lui appartenir. Je suis ici
« dans le monastère de la Magde-
« leine; on y a beaucoup de bonté
« pour moi, mais je ne puis voir
« personne. Cela me serait assez in-
« différent si vous n'existiez pas.

« Enfin, quoique l'on puisse faire « pour moi, je ne suis pas heureuse. « Je trompe la vigilance de tout ce « qui m'environne pour vous faire « parvenir cette lettre; à votre tour, « imaginez quelques moyens pour « faire remettre votre réponse, que « j'attends, que je desire, à la sœur « Christine, et elle me parviendra.., « si toutefois vous vous occupez en- « core de votre bien-aimée d'autre- « fois, et à présent la triste Léo- « nora. »

Aussitôt qu'elle eut terminé sa lettre elle la remit dans les mains de sa chère confidente, qui lui promit que celui pour qui elle était destinée l'aurait dans quelques heures.

En effet, Mendoce ne fut pas peu surpris qu'en donnant quelques

pièces de monnaie à un pauvre, à la porte d'une église, on lui remit cette lettre. L'écriture lui en étant inconnue, il se hâta de briser le cachet. Le nom de Léonora, qu'il aperçut, porta le trouble dans tous ses sens; sa passion, seulement assoupie, se réveilla plus ardente que jamais. O combien de fois il pressa cette lettre sur son cœur! que de baisers prodigués à ces caractères chéris! Mais comment la voir? Il murmura des obstacles qui s'opposaient à ce qu'il pût voir et entendre celle qu'il adorait; il eût cependant donné pour cela la moitié de sa vie.

Comme il vit que Philippe lui avait fait mystère de tout ce qui s'était passé, il résolut, pour avoir le droit de lui en parler, d'avoir l'air

de tout ignorer; mais il voulut, avant tout, rassurer sa jeune amante. Il répondit à sa lettre tout ce qu'un homme violemment épris peut écrire en pareil cas; il lui recommanda prudence et discrétion, après s'être justifié de l'oubli qu'elle semblait craindre. Il trouva les moyens de remettre à Christine lui-même sa lettre, accompagnée d'un présent magnifique, qui séduisit tellement la religieuse, qu'elle lui promit d'être dévouée pour la vie à ses intérêts, de même qu'à ceux de Léonora. Il se retira satisfait, et fut rêver à la conversation qu'il se proposait d'avoir avec le roi.

CHAPITRE II.

La Mort.

La disgrace du ministre, dont chacun parlait diversement, fut le prétexte dont il se servit. Philippe ne lui en cacha point la vraie cause, et lui raconta avec bonté tout ce qu'il avait fait pour la jeune personne. Mendoce lui en témoigna toute sa reconnaissance; mais il ajouta qu'il aurait desiré que Léonora ne fût pas privée de sa liberté. Elle ne peut rien avoir à desirer, répondit Philippe d'un air qui faisait connaître qu'il n'était pas satisfait de la remarque; j'ai reparé autant qu'il m'a été possible l'injure qu'on lui

avait faite. Que voudriez-vous qu'elle devînt au milieu d'un monde qu'elle connaît à peine, sans parens, sans qui que ce soit qui puisse la diriger? il faut une expérience qu'à son âge on n'a pas encore acquise; au lieu que dans la retraite qu'elle habite elle est à l'abri de tout danger. Il est possible qu'elle prenne du goût pour la vie religieuse; ou, s'il en était autrement, je me charge de pourvoir à son établissement; voilà ce que je vous promets. J'imagine, poursuivit-il en souriant malignement, que vous ne vous étiez pas flatté que je la remettrais entre vos bras? Soyez donc tranquille sur le sort de cette jeune personne; et lorsque je veux bien lui servir de père, vous devez être

sans inquiétude. Mendoce balbutia quelques remerciemens, et se retira sans avoir pu obtenir du roi le nom de l'asyle de Léonora, et la permission de la voir; Philippe même lui ayant laissé entrevoir que toutes tentatives ne pourraient que lui déplaire, Mendoce prit le parti de la dissimulation; et, au risque de ce qui pourrait en arriver, il résolut de voir Léonora.

Cependant Juanna jouissait de tout son bonheur. Des signes évidens de grossesse annonçaient que sous quelques mois elle serait mère; elle en goûtait d'avance tout le charme : doubler l'existence de l'époux qu'elle adorait était pour elle une félicité inexprimable.

Malgré tout l'amour dont brûlait

Mendoce pour Léonora, il ne voyait point sa jeune épouse avec indifférence. Juanna était fort jolie; elle joignait à cela beaucoup d'esprit, de l'amabilité, de la douceur. Mendoce en était trop aimé pour être ingrat Il était naturellement bon; et s'il n'aimait pas Juanna autant qu'elle le méritait, au moins employait-il tous les moyens possibles pour qu'elle ne pût pas l'accuser de froideur.

Mendoce n'eut pas plutôt quitté Philippe, qu'il fut penser aux moyens de pouvoir pénétrer jusqu'à Léonora. Il eut beau se creuser la tête, rien ne se présenta. Il remit à discuter cette importante affaire à sa première entrevue avec sœur Christine; mais il n'eut pas lieu d'être

satisfait. La religieuse lui dit qu'il ne fallait pas qu'il pensât à voir la jeune personne; que des ordres nouveaux la faisaient garder à vue; que l'abbesse en répondant sur sa tête, avait fait pratiquer un appartement attenant au sien, et par lequel il fallait passer pour entrer dans celui de Léonora. Elle ajouta: Je ne pourrai plus, j'imagine, vous apporter de lettres, car je crois qu'il est impossible que cette jeune personne puisse vous écrire, elle est surveillée de trop près.

Sœur Christine avait raison; Philippe, après sa conversation avec Mendoce, avait envoyé des ordres très-positifs, ajoutant que si l'on y manquait, la punition serait exemplaire, puisqu'il s'ensuivrait la perte

du couvent. Il n'en fallait pas tant pour alarmer ces saintes filles. L'ordre fut lu tout haut devant la communauté assemblée. Il contenait d'avoir les égards les plus distingués pour la jolie captive, mais de veiller sur ses actions, de ne point autoriser par aucune complaisance une imprudence quelconque, de ne la laisser voir ni écrire à personne : le monarque menaçait de toute sa colère si l'on osait enfreindre les ordres qu'il faisait signifier.

Ces contrariétés redonnèrent à Mendoce toute son énergie; sa passion prit de nouvelles forces. Ne pouvant braver son souverain, l'aigreur se manifestait dans toutes ses actions. Les témoignages que lui

donnait Juanna d'une tendresse sans bornes devinrent un supplice pour lui; il en vint au point de ne pouvoir plus se contraindre à les souffrir, et elle perdit à ses yeux tout son prix; il avait été séduit par la jouissance, elle ne lui offrait plus de charmes.

Il faut mourir, dit un auteur, quand on perd ce qu'on aime, lorsqu'une mort cruelle l'enlève à notre amour. Hélas! oui, on devrait mourir, mais les destins en ordonnent autrement; on lui survit, on le pleure; les plus tendres regrets paient à sa mémoire le tribut de la plus vive reconnaissance pour tout le bonheur qu'il nous a procuré lorsqu'il existait. Mais où il faudrait véritablement mourir, c'est lors-

qu'un objet plus heureux que nous s'est emparé du cœur de celui que nous chérissons; que rien ne peut le ramener; que nos caresses l'éloignent; qu'il supporte avec peine notre présence; que jusque dans nos bras le souvenir d'un autre le poursuit; que nous n'en pouvons douter : existe-t-il un supplice plus affreux? On ne peut mourir physiquement qu'une fois, mais dans pareille situation on expire de mille morts douloureuses, et l'on revient au jour pour souffrir davantage.

Telle était la position de Juanna. Son bonheur n'avait été qu'un éclair. Mendoce ne la voyait plus que dans la société, ne portait sur elle que des regards sombres. Le plus vif

chagrin s'empara de Juanna; elle vit que son malheur était sans remède; qu'elle avait trop compté sur ses charmes, sur son amabilité. Mendoce fuyait pour ne jamais revenir; un dégoût marqué avait pris la place de l'intérêt que lui avait inspiré pendant quelques instans sa trop sensible épouse.

Accablée de remords et de douleurs, la triste Juanna y succomba; elle fut obligée de garder le lit le dernier mois de sa grossesse, et son état de dépérissement faisait justement craindre qu'elle ne pût supporter la crise fatale qui s'approchait. Les premières douleurs annoncèrent qu'elle n'était pas éloignée; après des souffrances prolongées l'épouse de Mendoce mit au jour

une fille. Sa mère la couvrit de baisers et de larmes. Mendoce, tourmenté par sa famille, se rendit près de Juanna, lui fit de froids complimens, et ne parut pas satisfait du sexe de l'enfant, témoignant qu'il aurait desiré un garçon. Quand on est malheureux on se fait un monstre de tout. Juanna, désespérée de la froideur de son époux, se sentit frappée du coup mortel lorsqu'elle entendit ses remarques; elle présuma que l'indifférence qu'il avait pour elle s'étendait jusque sur son enfant. Cela lui fit une si forte impression, qu'une fièvre ardente s'emparant d'elle, la réduisit en peu d'heures à la dernière extrémité. Dans le fort de son délire elle appelait Mendoce à grands cris, lui

demandant pardon de la supercherie qui lui avait été faite, accusant les Mendoce de l'avoir presque forcée à le tromper aussi cruellement. Elle devenait après plus furieuse, lui reprochant l'amour qu'il avait pour sa rivale, l'appelant l'odieuse créature qui lui avait fermé le cœur de son époux. A la fin, la nature épuisée éprouva un accablement qui fit présager qu'avant peu elle dormirait du sommeil de la mort; effectivement, elle expira en prononçant le nom de Mendoce.

On fut le prévenir de la perte qu'il venait de faire. Il donna quelques larmes à celle qu'il ne lui avait pas été possible d'aimer, et qui perdait la vie au printemps de son âge, victime de son amour pour un

époux qui n'avait pu cesser d'être ingrat.

On le fit partir pour la campagne, sa famille se chargeant de faire rendre les derniers devoirs à l'infortunée Juanna et à son enfant, qui lui survécut de peu d'heures; l'innocente créature avait souffert dès le sein de sa mère, et son extrême faiblesse en arrivant au monde annonçait qu'elle n'y ferait qu'un court passage.

Mendoce supporta cette double perte assez philosophiquement; et lorsque sa douleur fut appaisée, son amour pour Léonora se fit sentir dans toute sa force. Il s'était, pensait-il, sacrifié pour satisfaire les projets d'une famille ambitieuse, à présent il était résolu de travailler

à son bonheur en s'unissant à l'objet de ses desirs. Il laissa écouler trois mois après la mort de sa femme; et ne pouvant résister à son impatience, il reprit le chemin de la ville, fit demander un moment d'entretien à Philippe, l'obtint, et lui demanda qu'il lui accordât enfin la grace de pouvoir se présenter à Léonora, de lui offrir sa main en dédommagement de tout ce qu'elle avait souffert pour lui. Le roi voulut lui remontrer combien cette alliance était indigne de lui, qu'il allait désoler ses parens par son aveuglement. J'ai trop fait pour eux, répliqua Mendoce; ils ont causé mon malheur et celui d'une femme aimable, qui, sans cette cruelle aventure, existerait encore, et serait

l'ornement de son sexe. Ils ont flatté le fatal amour qu'elle avait pour moi; ils l'ont séduite, ils nous ont fait tomber tous deux dans un piége abominable; ils ont fait l'infortune de tous deux; ils m'ont forcé d'être ingrat envers la plus aimante des femmes; j'ai mal récompensé sa tendresse, qui, devenant un fardeau pour moi, faisait mon supplice.

Je n'étais point maître de mes sentimens... Je la regrette, mais je ne m'accuse point de sa mort; mes parens seuls doivent en éprouver le remords, ce sont eux qui l'ont précipitée dans le tombeau.

Philippe pensa qu'il était inutile de combattre une tête tellement exaspérée; il lui fit donner les pouvoirs nécessaires pour voir Léo-

nora ; il lui recommanda seulement de garder quelques mesures que la décence exigeait , et de ne point songer à se marier encore, vu son deuil. Il fut convenu qu'il attendrait trois mois.

Léonora fut surprise bien agréablement lorsqu'elle reçut l'ordre de se rendre au parloir, où elle trouva Mendoce; une charmante rougeur vint animer sa jolie physionomie, et la rendit mille fois plus belle aux yeux de son amant. Je ne rendrai point compte de tout ce qu'il lui dit, cela peut s'imaginer. A son tour elle lui raconta toutes ses pertes, ses souffrances, ses peines. Mendoce l'assura que désormais elle était libre, et serait heureuse si elle n'avait pas de répugnance à lui donner

et sa main et son cœur. Ah! disposez de moi, lui répondit-elle en rougissant; et croyez que s'il eût dépendu de moi, depuis long-temps vous jouiriez de ce que vous appelez votre bonheur. Alors il lui apprit qu'il ne pourrait l'épouser que dans trois mois, vu les circonstances, qu'il lui expliqua. Elle soupira pour toute réponse, et augmenta par cet éloquent silence l'amour de celui qui brûlait d'être son époux. Il fut convenu qu'elle passerait ce temps dans l'asyle qu'elle occupait, et qu'elle ne le quitterait que pour prendre le titre d'épouse de Mendoce. Ils se séparèrent, après s'être promis de se voir le plus souvent possible.

Mendoce reparut dans la société avec cet air aimable qu'il y appor-

tait autrefois. Sa famille en conçut des alarmes; ce fut bien pis quand elle apprit que ses résolutions étaient d'épouser Léonora. On voulut intéresser Philippe, mais il déclara formellement que Mendoce était libre, qu'il avait le droit de disposer de lui, ayant satisfait à tout ce qu'on avait cru devoir exiger, et protesta qu'il ne voulait plus se mêler de cette affaire.

Les parens se retirèrent honteux. Plusieurs firent des tentatives près de Léonora, lui faisant offrir des sommes considérables si elle voulait consentir à bannir Mendoce de sa présence; mais Léonora, toute jeune qu'elle était, n'était pas facile à séduire. Le malheur lui avait donné de l'expérience; elle ne voyait pas

sans un certain plaisir les auteurs de ses maux fléchir devant elle : cette vengeance avait des charmes pour elle ; non pas qu'elle fût méchante, mais elle sentait qu'il était doux d'humilier ceux qui lui avaient fait tant de mal, et dont les mauvais traitemens avaient hâté la fin des auteurs de ses jours.

Elle disait tout à Mendoce, et ils riaient ensemble des démarches infructueuses de l'orgueilleuse famille. On mettait le temps à profit ; les préparatifs les plus brillans, la garderobe la plus somptueuse, tout cela attendait Léonora. Mendoce cependant crut qu'il était de son devoir de demander l'aveu de ses parens ; on le refusa net. Il ne s'en mit pas en peine, quitta de suite la mai-

son qu'il habitait avec eux, et fut occuper un hôtel magnifique qu'il avait fait préparer pour recevoir sa nouvelle épouse.

Les trois mois bien expirés, il fut demander à Philippe son agrément ; Philippe lui accorda sa demande, et quelques jours après, Léonora sortit de son couvent pour donner sa main à l'heureux Mendoce. Les fêtes qui s'ensuivirent furent brillantes. Léonora y fut admirée par sa beauté, son amabilité, sa tournure élégante. Tous les hommes paraissaient jaloux du bonheur de son époux, et on lisait dans les yeux de celui-ci : Toutes ces beautés-là m'appartiennent. Il avait fait porter des billets d'invitation chez tous ses parens, aucun ne s'y rendit,

excepté le beau D. Juan, cousin de Mendoce, qui parut avoir beaucoup de considération pour sa belle et nouvelle parente. Léonora fut présentée à la cour; elle fut accueillie par Philippe d'une manière gracieuse et distinguée. Elle soutint ce rôle avec aisance et dignité; elle paraissait née pour la place que le sort venait de lui assigner.

Les femmes eurent du dépit, les hommes la divinisèrent; et Mendoce, dont la possession de tant de charmes avait redoublé l'amour, disait en la regardant, Il est impossible d'être plus heureux.

D. Juan fréquentait toujours assiduement l'hôtel des époux, et ne tarissait point sur les éloges qu'il donnait à sa belle cousine; la belle

cousine, un peu coquette, n'y était point indifférente, et finit par y prendre un plaisir particulier. Mendoce sentit quelques mouvemens de jalousie, mais les réprima, dans la crainte de donner une idée du malheur qu'il redoutait le plus. La précaution était sage; mais qui peut se flatter de suivre les règles de la prudence? La jalousie portée à un certain degré n'entend plus rien; tout se peint en noir, et l'action la plus innocente paraît un crime.

CHAPITRE III.

La nouvelle Épouse, le duel; fin de l'Histoire de Léonora.

L'ÉPOUSE de Mendoce n'était cependant pas très-innocente; elle ne croyait pas, ou du moins elle feignait de ne pas croire, que son mari seul s'était acquis le droit de lui plaire exclusivement. Quoiqu'elle aimât assez Mendoce, cela ne l'empêchait pas de trouver D. Juan très-aimable, et un secret penchant l'entraînait vers lui. Elle voyait les autres femmes, assez libres dans leur conduite, dont les maris étaient fort pacifiques; et dans son petit raisonnement, elle mettait son époux dans la même classe.

On commençait à jaser, à faire de légères plaisanteries à Mendoce; il les recevait en homme que cela n'amusait pas, se faisait une résolution d'en parler à sa femme. La crainte du ridicule repoussait cette pensée jusqu'au fond de son cœur; et cet homme, naguère si satisfait de son sort, était devenu le plus malheureux des mortels; son humeur redevint sombre et mélancolique. Léonora eut à peine l'air de s'en apercevoir; cependant elle lui fit sur ce changement quelques questions indifférentes qui le pénétrèrent de douleur; mais craignant d'affliger celle qu'il aimait plus que la vie, il n'osait ouvrir son cœur, il rougissait de sa faiblesse.

Une heureuse découverte vint

pour quelque temps suspendre les maux dont son ame était déchirée. Léonora était enceinte; il oublia tout dans cet instant pour ne s'occuper que de celle qui devenait pour lui doublement intéressante; il veillait sur elle avec une tendre sollicitude. Mais son bonheur fut encore détruit; l'imprudente et trop vive épouse fit une chute dangereuse à six mois de grossesse, et accoucha d'un enfant mort, qui pensa aussi lui coûter la vie. Le désespoir de Mendoce fut inexprimable; il était à la veille de perdre une épouse adorée, et le sort, qui voulait le punir d'avoir été trop heureux, venait de le priver d'un fils. Cependant l'épouse de Mendoce revint à la vie, recouvra une santé brillante et tout

l'éclat de sa beauté. D. Juan ne l'avait pas abandonnée dans sa maladie, et était resté près d'elle tout le temps que la décence pouvait le permettre.

Mendoce, trop affligé alors, n'y avait fait nulle attention; mais lorsqu'il ne fut plus aussi affecté par ses chagrins, la cruelle jalousie reprit tout son empire. Il crut ou vit en effet que D. Juan aimait Léonora; il frémit en pensant que sa femme n'était pas indifférente à l'amour de son parent.

Souvent D. Juan et Léonora se promenaient dans des allées sombres qui terminaient un vaste et magnifique jardin; de très-hautes palissades les dérobaient à tous les regards. Je ne crois point que Léonora eut quelque intention crimi-

nelle dans les promenades, mais une femme prudente doit éviter de se trouver seule avec un homme qui professe ouvertement pour elle de tendres sentimens; on dira qu'on ne l'aime point, cet homme; cela peut être, mais il n'en est pas moins dangereux. Il faut se dire que si l'on est exempt d'amour, on ne l'est pas de faiblesse; la nature humaine est fragile, et il ne faut qu'un moment pour bouleverser la tête la mieux organisée et la femme qui se croit le plus sage; c'est ce que les dames ne veulent pas se persuader, et c'est cependant ce que l'expérience leur démontre évidemment.

Enfin, quoi qu'il en soit, Léonora, appuyée sur le bras de D. Juan, parcourait nonchalamment les al-

lées dont j'ai parlé plus haut ; après quelques tours, on pense à se reposer ; on s'assied sur un joli banc de verdure. D. Juan tenait une des mains de sa cousine dans les siennes ; il lui parlait avec véhémence, quoique fort bas. Léonora paraissait agitée, mais ne répondait rien. Insensiblement ses beaux yeux se fixèrent sur D. Juan, et elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de ce dernier, qui, brûlant d'amour et de desirs, posa ses lèvres sur celles de Léonora. Elle pousse un cri douloureux, et tombe sans sentiment aux pieds de son séducteur, qui demeure frappé d'étonnement. Il regarde ; un homme qu'il croit reconnaître pour Mendoce vient de se dérober par la palissade qui se trouve derrière lui. Il

porte un regard sur sa malheureuse cousine, il voit couler son sang, il frémit; il va pour lui porter des secours, Mendoce se présente furieux devant lui, lui arrache des bras sa mourante femme. Voilà votre ouvrage, dit-il à D. Juan; vous m'avez enlevé le bonheur, il ne vous reste plus qu'à m'arracher une vie que je déteste. Ce soir entre huit et neuf, je vous attends derrière les murs du palais. Voilà la clef de cette porte, qui donne dans une rue écartée; sortez, que mes gens ne puissent pas vous apercevoir. Mendoce donna la clef au désespéré D. Juan, qui la reçut sans proférer un mot, et disparut.

Lorsque Léonora revint à elle, elle se trouva environuée de femmes

étrangères; un médecin, un chirurgien, tout lui était inconnu. On lui dit de garder le silence, qu'il y allait de sa vie. Elle fut ainsi pendant plusieurs jours, souffrant d'horribles douleurs au sein. Sa position devenant trop cruelle, la faculté décida qu'il était nécessaire d'user d'une ressource, violente à la vérité, mais la seule que l'on pût adopter : on se décida à faire l'opération, opération qui devait pour toujours priver Léonora d'une partie des ornemens dont la nature s'était plue à la parer; mais il fallait lui sauver la vie. On lui donna une dose d'opium assez forte pour assoupir ses sens et sa raison, et l'acier tranchant.... Mais je m'arrête; jetons le voile sur ce triste tableau. Par les soins les plus soute-



nus, elle recouvra la force et la santé.

Mendoce, comme on a pu le soupçonner, était caché derrière la palissade. Cependant il n'y avait été conduit ni par la défiance ni par la jalousie; son dessein était tout simplement de se promener et de raffermir sa raison, lorsqu'un bruit léger parvint jusqu'à lui. Un mouvement de curiosité le porta à en découvrir la cause; il approche, écarte avec précaution quelques branches, aperçoit son épouse et D. Juan dans la position que nous avons décrite. Il ne lui était pas possible de distinguer parfaitement ce que disait son cousin, mais il saisit quelques mots prononcés avec chaleur; c'en était assez, trop pour

un cœur comme le sien. Il écoute; Léonora, à la vérité, ne disait rien, mais le trouble de son ame était peint sur sa figure; toutes les furies des enfers s'étaient emparées du malheureux Mendoce. Mais que devint-il quand sa coupable épouse, se penchant languissamment sur D. Juan, lui laissa toute liberté de poser ses lèvres brûlantes sur les siennes? L'éclair n'est pas plus prompt que ne le fut Mendoce; il part avec rapidité, arrive sans être aperçu par les deux amans, et plonge un poignard dans le sein de l'infidèle Léonora. On se rappelle qu'elle tomba mourante, et le rendez-vous donné à son parent derrière les murs du palais. Lorsqu'il se trouva seul avec sa malheureuse

femme, il ne put voir sans attendrissement celle qu'il adorait encore dans cet état de mort où lui-même venait de la plonger. Il osa contempler son funeste ouvrage; il étancha le mieux possible le sang qui sortait à flots. Le poignard avait traversé le sein; et la plaie commençant à devenir livide sur ses bords, il pensa qu'il fallait un prompt secours. Il fut chercher un de ses domestiques, sur la fidélité et la discrétion duquel il pouvait compter; il lui apprit son malheur. On fit enlever Léonora, et on la conduisit secrètement à deux lieues de la ville, dans une jolie petite maison dont Mendoce avait fait depuis peu l'acquisition, et où il s'était proposé de surprendre agréable-

ment son épouse en lui donnant une petite fête champêtre, et en lui faisant présent du petit ermitage; mais il n'était question que de douleurs, et non de fêtes. On y transporta la malade, et Mendoce la laissa entre les mains des gens de l'art. Il laissa aussi son domestique, à qui il défendit de se présenter devant elle quand elle aurait repris connaissance, mais de veiller à ce que rien ne lui manquât. C'est ce qui fit le sujet de son étonnement, se voyant entourée de personnes étrangères, et ne se rappelant que confusément ce qui lui était arrivé.

Mendoce se rendit seul au rendez-vous. D. Juan ne tarda pas à arriver. Aussitôt que Mendoce l'aperçut, Vous avez, lui dit-il, violé les

droits de la société, vous m'avez fait un affront sanglant, c'est du sang qu'il me faut pour le laver, ainsi songez à vous défendre. Ils se mirent en garde. Après avoir combattu quelque temps, soit bonheur, adresse, ou plus de sang-froid, don Juan n'avait encore qu'une légère égratignure, lorsque le désespéré Mendoce, s'apercevant que don Juan le ménageait, fondit sur lui comme un lion, et s'enferra de lui-même. Son adversaire le vit chanceler et tomber au même instant. Il courut vîte à son secours, et tâcha d'étancher le sang avec son mouchoir, sa chemise, qu'il déchira. Il donna un coup de sifflet; aussitôt parurent deux domestiques, qu'il avait eu la prudence d'amener avec

lui, leur recommandant de se tenir à une certaine distance. Une voiture était à quelques pas. Don Juan, ne sachant où transporter son malheureux parent, ne vit rien de mieux que de le conduire à la petite maison où était pour lors Léonora, Mendoce lui ayant confié ses projets avant cette scène tragique. Il pensa qu'il y serait plus en sureté, car les duels étaient sévèrement punis, et Philippe ne faisait grace à personne. Il fallait donc tenir cette affaire secrète. Ils arrivèrent au petit ermitage, où D. Juan ne fut pas peu surpris d'apprendre que Léonora l'habitait. Il ne chercha point à la voir. On fit appeler le chirurgien qui la soignait, lequel vint reconnaître l'état du blessé. On sonda les plaies :

elles ne se trouvèrent point mortelles, et D. Juan, après avoir tendrement pressé contre son sein Mendoce, qui était toujours sans connaissance, le quitta en versant quelques larmes. Il se rendit promptement à la ville, pour s'assurer si cette funeste aventure faisait du bruit; rien n'avait transpiré. Il s'apprêta à forger une histoire si l'on s'apercevait de l'absence de Mendoce.

Lorsque ce dernier eut repris l'usage de ses sens, il fut très-étonné de trouver son fidèle domestique près de lui, et d'apprendre qu'il était dans le même asyle que Léonora. Il éprouva une forte émotion. Il n'apprit pas sans intérêt les soins que don Juan avait eus de lui, et il

recommanda fortement qu'on le laissât parvenir jusqu'à lui s'il se présentait.

Nos malades, au bout de quelque temps, se trouvèrent assez bien pour pouvoir quitter le lit, et même la chambre. Mendoce desirait et craignait de voir Léonora : elle-même ne s'y sentait pas trop disposée ; elle ne voyait plus en lui qu'un homme forcené qu'elle devait redouter. Elle avait beaucoup souffert, et ne s'était point aperçue sans désespoir de la perte d'une partie de ses agrémens, ce dont une jolie femme se console difficilement.

Cependant Mendoce, lorsqu'il fut à-peu-près rétabli, lui fit demander la permission de la voir. Elle n'osa pas le refuser, et lui fit dire qu'il

était le maître. Il se rendit dans son appartement, appuyé sur son domestique. Léonora pâlit en le voyant, agitée par un mouvement d'effroi. Il s'en aperçut, son cœur en fut pénétré. Rassurez-vous, madame, lui dit-il; je ne viens point vous faire de reproches, mais vous prouver mon repentir de l'action violente où je me suis porté. J'avais trop d'amour pour n'être point jaloux: j'en ai été cruellement puni. A l'avenir, un peu de prudence de votre part, un peu plus de confiance de la mienne, répareront tous les maux que nous avons soufferts.

Je vous pardonne vos soupçons, monsieur, répondit Léonora; vous les avez crus fondés, et vous avez agi d'après ces principes; mais je vous

jure que je ne serai plus exposée à vos fureurs : mon intention est que vous m'assigniez vous-même une retraite, soit ici, soit dans quelque monastère, pour y passer des jours que vous ne pouvez plus rendre heureux. Je possède peut-être encore votre amour, mais j'ai perdu votre estime. Le cruel procédé que vous avez eu avec moi ne peut que me confirmer que je ne me suis pas trompée. Renonçons à nos titres d'époux; nous resterons amis, mais rien de plus.

Est-ce bien vous, Léonora, qui me tenez ce langage? répliqua Mendoce extrêmement agité. Non, vous ne m'avez jamais aimé. Oh, si vous aviez eu une partie du sentiment qui m'anime encore pour vous, accueilleriez-vous le repentir que je

vous témoigne avec une froideur si insultante? Non, je le répète, vous ne m'avez jamais aimé : voilà le prix que vous accordez à mes sacrifices. Par vous, j'ai toujours été malheureux; pour vous, je me suis attiré le mépris de toute ma famille; pour vous, j'ai rendu malheureuse la plus aimable et la plus méritante de toutes les femmes. J'ai tout bravé pour vous posséder, et voilà comme vous m'en récompensez. Ah, Léonora, était-ce vous qui deviez me punir, vous, en qui j'avais concentré mon bonheur et mes plaisirs. Je fus coupable, à la vérité; j'ai osé porter sur vous une main sanguinaire: le reste de ma vie, en vous la consacrant, ne peut donc expier mon crime; vous vou-

lez ma mort; eh bien, cruelle femme, vous serez satisfaite : je sens que je ne survivrai pas au coup que vous venez de me porter.

C'est prendre tout à l'extrême, répondit Léonora, qu'est-ce que je vous propose donc de si terrible, et qui puisse vous prouver que je veux votre mort? Ce serait vous tromper que de vous jurer que je vous aimais avec emportement. J'ai les passions moins vives que vous; ce n'est donc pas à moi, mais à la nature, qu'il faut s'en prendre. Je vous aimais autant qu'il est en mon pouvoir d'aimer; mais j'avoue à présent que la crainte a pris la place de l'amitié que j'avais pour vous. Vous m'accablez de reproches pour tout ce que vous avez fait pour moi; n'ai-je

rien souffert pour vous? Séparée de ma famille, que la cruauté de la vôtre a plongée dans le cercueil; moi, transportée dans une maison, ou pour mieux dire dans un hôpital, employée à des travaux durs et avilissans; retirée de ce cloaque, par les bontés du roi, j'ai joui, à la vérité, de beaucoup d'égards dans la retraite que l'on m'avait choisie; mais veillée, pas l'ombre de la liberté. Vous m'épousez... Vous savez le reste; pourquoi rappeler une scène que nous devons oublier? Je vous le répète, soyons amis, peut-être un jour me rendrez-vous votre estime; alors nous verrons. C'est tout vu, madame; vous avez adopté un parti irrévocable; je vais tâcher de m'y conformer. Cet ermitage,

dans des temps plus heureux, fut destiné pour vous; il vous appartient toujours, vous pouvez y établir votre résidence s'il vous convient; je vous y laisserai libre et maîtresse; je vous promets même de faire tous mes efforts pour ne pas y être souvent importun; et dès que ma santé me le permettra, je quitterai ces lieux si chers, peut-être pour n'y revenir jamais.

Léonora, pénétrée de la douleur de son mari, ne put résister à l'attendrissement qui s'empara d'elle. Elle s'approcha de lui, prit sa main, la pressa tendrement dans les siennes, l'assura que tout était oublié, pardonné, et qu'elle révoquait les conditions qu'elle avait proposées. Elle lui donna le baiser d'amitié, et

l'éclair du bonheur vint encore échauffer le cœur de Mendoce.

Malgré les assurances qu'il avait reçues de Léonora, sa santé dépérissait visiblement. Ses amis qui venaient le visiter en étaient alarmés ; lui seul ne s'en affligeait qu'autant qu'il pensait qu'il faudrait forcément abandonner celle pour laquelle seule il tenait à la vie. Dans cette crainte, il mit ordre à ses affaires, afin que lorsqu'il cesserait d'exister, le sort de Léonora fût assuré et indépendant. Lorsque cela fut terminé il parut plus satisfait. On conçut quelques espérances ; mais elles furent de peu de durée. Un soir, il tenait son épouse dans ses bras, il la contemplait avec ravissement, il la pressait contre son sein ; ses yeux

sont d'un éclat extraordinaire; il pose ses lèvres pâles sur la bouche rosée de Léonora, sa tête se panche, il n'était plus....

Léonora, effrayée de son silence, croit qu'il se trouve mal: elle appelle du secours. Vains efforts, l'ame de Mendoce errait déja dans la région céleste. Il est mort! s'écria son épouse.... Elle tomba sans connaissance à ses côtés.

Il n'est point d'éternelles douleurs. Léonora se consola: elle passa le temps de son deuil dans la retraite. Mendoce lui avait assuré une belle fortune, elle résolut de voyager, et c'est à Marseille où nous avons eu le plaisir de faire sa connaissance. Nous allons un peu nous occuper, pour le présent, des héros

de cette histoire, que la belle Léonora nous a fait négliger; mais quand il est question d'une jolie femme, on ne peut jamais répondre où cela peut conduire.

CHAPITRE IV.

L'Arrivée, le Bal.

TANDIS que la charmante Léonora faisait de tristes réflexions sur la faute qu'elle avait commise en s'abandonnant imprudemment à un jeune homme qu'à peine elle avait eu le temps de connaître, Cécilia n'était pas plus tranquille : elle ne voyait point arriver sans effroi le moment où Julia devait paraître. Une autre chose l'inquiétait; d'où pouvaient venir le chagrin subit qui s'était emparé de M. Blondel, et ce serment formidable prêt à être prononcé, et dont madame Blondel avait arrêté l'explosion? quelle était

cette créature malheureuse dont elle venait d'entendre parler pour la première fois? Ne pouvant pénétrer ce mystère, ses idées la ramènent à Charles. Julia, Léonora, l'agitent tour-à-tour; le sommeil fuit loin d'elle, l'aurore la surprend sans qu'il lui ait été possible de jouir d'un instant de repos.

Un ciel pur, sans aucuns nuages, la distrait de ces tristes idées. Elle se lève, se dispose à aller respirer l'air frais du matin. Tout est tranquille autour d'elle : elle vole au jardin, s'enfonce dans une sombre allée, et là, s'abandonne à mille chimères qui ne sont pas toutes agréables. Un léger bruit vient la distraire : elle entend les pas de quelqu'un derrière la charmille con-

tre laquelle elle est adossée ; mais elle ne peut voir qui ce peut être : elle cherche une issue ; elle s'élance pour découvrir qui peut à cette heure.... Elle est arrêtée dans cette réflexion par la surprise. C'est sa mère, c'est madame Blondel, qui court avec assez de précipitation, ouvre une petite porte qui donne dans une rue solitaire, et disparaît aux yeux de Cécilia, qui a peine à croire à leur rapport.

Quel intérêt si pressant peut forcer madame Blondel à troubler son repos ? lui dira-t-elle qu'elle s'est aperçue de son excursion ? Non, ce serait sans doute lui déplaire que de chercher à la pénétrer. Pour ne la point troubler à son retour, Cécilia court se renfermer dans son appartement, et

réfléchir encore sur ce qu'elle vient de voir; mais, fatiguée de la triste nuit qu'elle a passée, le sommeil vient, pour quelques instans, fermer sa paupière.

A l'heure du déjeûner, on se rassemble. M. Blondel conserve encore une teinte sombre, son épouse paraît assez tranquille, Charles est un peu mélancolique; il a passé une partie de la nuit à réfléchir aussi, et s'est demandé très-sérieusement à lui-même ce qu'il était, d'où il sortait, quels sont enfin ceux qui lui ont donné le jour. M. D'Arlis devait être instruit, mais ne s'est jamais expliqué. Charles, heureux, bien élevé, bien soigné par ses protecteurs, ne s'était point permis de questions, et même ne s'en était, jusqu'à pré-

sent, nullement occupé. La crainte d'être né de parens obscurs vint ajouter à son trouble. Si cela n'était pas, se disait-il, M. d'Arlis n'aurait pas gardé un silence aussi profond, sa délicatesse lui faisant présumer combien ma sensibilité serait affectée de cette humiliante découverte. O ma Julia, s'il n'en était pas ainsi, on a vu notre amour, on vous eût accordée aux vœux de l'ami de votre enfance. Trop heureux d'Arnouville, ah que je vous porte envie! Eh, que me font les bontés dont les autres femmes veulent bien m'honorer? leurs faveurs ne valent pas un seul des regards de ma Julia.

Ces réflexions avaient laissé une teinte mélancolique sur tous les traits du jeune homme; et chacun

paraissait concentré dans une rêverie profonde, lorsque l'arrivée d'un exprès vint tout-à-coup changer la scène; il annonça que M. et madame d'Arnouville n'étaient plus qu'à une journée et demie de Marseille; que l'on pouvait compter sur leur arrivée certaine le lendemain. Charles et Cécilia se regardent au même instant; leurs cœurs palpitent avec violence. Tous deux sont agités de sentimens différens; l'un envisage avec transport le fortuné moment qui va présenter Julia à ses yeux; la malheureuse Cécilia ne l'entrevoit qu'avec désespoir; M. et madame Blondel laissent paraître leur contentement.

Quelle nuit succède! Charles a tout oublié, excepté Julia; elle est

à la vérité la femme d'un autre ; mais personne ne peut lui enlever le bonheur de la contempler, de l'adorer dans le secret de son cœur. Son amour pour l'amie de ses jeunes ans n'était qu'assoupi, il reprend de nouvelles forces.

Cécilia sent toute l'horreur de sa situation ; la sombre jalousie s'est emparée d'elle, et exerce son affreux ravage. La mort serait préférable au jour qui doit suivre cette nuit funeste. Elle arrive, il va la voir, et moi, moi, je suis condamnée au supplice d'en être le témoin ! il faut dévorer ma douleur, mes larmes, paraître satisfaite, calme, lorsque l'enfer est dans mon cœur!... O Dieu ! s'écria-t-elle en se prosternant le visage contre la terre ; Dieu

juste, prends pitié de moi, et donne-moi le vertueux courage de supporter ce terrible moment.

Le ciel est sourd aux cris de l'infortunée.

A onze heures du matin la voiture se fait entendre. On se précipite pour recevoir les nouveaux hôtes; Charles s'élance, plus prompt que l'éclair; il saisit madame d'Arnouville dans ses bras, et la serrant contre son sein, il l'embrasse avec un transport qui la fait rougir. Ah! mon aimable sœur, ajoute-t-il, qu'il est doux pour moi de vous revoir après une si longue absence; hélas! j'en avais presque désespéré. Julia, très-émue, peut à peine lui répondre; mais ses yeux sont l'interprète de son cœur, et Charles n'a

point oublié leur séduisant langage.

Cécilia a tout vu; elle avait tout pressenti, excepté que Julia lui paraît beaucoup au-dessus de ce qu'elle s'était imaginé. Cependant elle prend assez sur elle pour recevoir d'un air modeste et reconnaissant les choses aimables qui lui sont prodiguées par les époux. Elle sent même que dans toute autre circonstance elle aurait aimé madame d'Arnouville; mais cela est impossible; sa présence a détruit son illusion la plus chère, et lui a enlevé son fantôme de bonheur; toutes les fois que les regards de Julia se portent sur Charles, c'est un trait mortel qui déchire le cœur de notre héroïne. Personne ne se doute et n'a nulle idée de ses tourmens.

Les premiers jours se passent, partie à se questionner mutuellement sur différens objets, partie à se reposer; enfin on projette une fête, un bal, un concert. On se prépare; le jour arrive. La jolie Léonora avait fait simplement une visite de décence, ne voulant pas se rendre importune; disons mieux, s'étant aperçue que la nouvelle arrivée enlevait tous les suffrages. C'est une chose à laquelle les jolies femmes sont extrêmement sensibles. On lui envoie une carte d'invitation; elle est enchantée, et se promet bien de prendre sa revanche. Elle paraît, un murmure agréable se fait entendre. Léonora s'est vraiment surpassée; elle n'a jamais paru si jolie. Une soie fine et légère couvre

ses formes sans en dérober les gracieux contours; une robe transparente laisse à l'œil actif toute la possibilité de les parcourir; quelques plis onduleux semblent se former pour irriter le desir; une guirlande de fleurs ceint sa taille souple et mignonne; son ensemble est ravissant.

Julia est parée avec une élégante simplicité; la candeur, la modestie, ont présidé à sa toilette. Le plaisir de se retrouver avec l'ami de son enfance lui donne l'air du bonheur. Léonora enivre les sens, Julia captive tous les cœurs.

Cécilia aurait bien voulu se dispenser d'une fête que repoussait son cœur; il avait donc fallu céder à la nécessité. Une simple robe blanche, de beaux cheveux flottant

sur un sein d'albâtre, un air tendre et mélancolique qui semblait diriger tous ses mouvemens ; si Cécilia n'offrait pas un ensemble parfait, du moins elle inspirait un intérêt auquel il était difficile de résister.

Lorsque tout le monde fut rassemblé, le premier coup d'archet se fit entendre ; et lorsqu'on eut exécuté quelques symphonies de nos meilleurs auteurs, les dames furent invitées à se faire entendre. On fit à Julia les honneurs; c'était juste, la fête se donnait pour elle. Elle prit sa harpe, chanta de jolis airs qu'elle apportait de Paris, et qui furent trouvés charmans, délicieux. A la vérité elle s'en acquitta avec une grace, une aisance, peu ordinaires. Charles ne pouvait se lasser de l'admirer et

de le lui dire. Il lui proposa son duo favori, d'Iphigénie en Aulide, qu'il avait exécuté quelquefois avec Cécilia. Julia fit quelques résistances, mais enfin il fallut céder. Cécilia ne reconnut pas Charles; quel feu! quelle expression dans les yeux! il semblait que toute son ame y fût passée; quelle différence lorsqu'il l'avait chanté avec elle. Le duo finit, les applaudissemens réitérés retentirent dans toute la salle. Jamais, disait les enthousiastes, on n'a si bien rendu l'idée de l'auteur; si Gluck était présent il mourrait de plaisir. Les applaudissemens, les éloges finis, on se tourna du côté de la jolie Léonora, qui demanda grace au moins pour quelques instans. On eut l'air de ne pas savoir

pourquoi : elle voulait éloigner le plaisir qu'on se promettait de l'entendre, mais on l'avait devinée.

Cécilia fut à son tour sollicitée; elle ne se fit point prier; elle choisit *les Adieux d'Iphigénie*, comme ayant quelques rapports avec la situation de son ame.

Si le duo avait transporté, Cécilia emporta les suffrages. Elle avait fini, que toute l'assemblée l'écoutait encore et fondait en pleurs. Sa douce voix, son chant expressif et plein d'ame avait ému tous les cœurs. Non, l'amante d'Achille n'avait pas été plus touchante dans le douloureux moment où l'auteur lui fait exprimer ses tendres regrets.

Lorsque l'on fut un peu remis, les applaudissemens et les éloges

couronnèrent le talent. Léonora s'empressa de faire diversion, et chanta un air italien vif et léger; elle s'en acquitta fort bien. Cela lui valut mille jolies choses qui la flattèrent beaucoup. On exécuta encore quelques morceaux, et le concert fut terminé par Cécilia, qui, à la sollicitation de l'assemblée, chanta le beau morceau de Didon, *Ah! que je fus bien inspirée!* musique de Piccini. Ses regards se portèrent malgré elle sur Charles, qui, sans trop savoir pourquoi, détourna les siens d'un air troublé. Julia le remarqua, et l'on croit que cela ne lui fit pas plaisir; un léger nuage parut un instant obscurcir sa physionomie, mais le concert fini, elle n'y pensa plus.

On passa dans une salle où tout ce que la ville et la saison pouvaient fournir de délicat était servi avec goût. Chacun fut invité à prendre place au banquet. Julia, Cécilia, Charles, soit dessein ou hasard, se trouvèrent placés les uns à côté des autres, c'est-à-dire Charles entre les deux dames. Cet arrangement parut le gêner. Il se mourait de faire mille questions à Julia; il avait espéré se satisfaire à la faveur de la gaieté bruyante qui règne dans une grande assemblée, d'autant mieux que M. d'Arnouville se trouvait très-occupé de la coquette Léonora. Le voisinage de Cécilia dérangeait son projet; il ne pouvait pas décemment ne s'occuper que de Julia. L'humeur du jeune homme se ma-

nifestait si visiblement, que madame d'Arnouville s'en apercevant, lui en fit agréablement la guerre, et finit par lui dire avec un demi-sérieux, qu'elle voyait bien qu'il était fâché d'être si près d'elle. Vous ne le croyez pas, lui répliqua-t-il; oh non, non, vous ne me faites pas cette injustice. Il est bien vrai que je ne suis pas aussi heureux que les circonstances semblent l'annoncer; mais il est des contradictions qu'on ne saurait éviter. Cécilia n'avait pas perdu un mot de la conversation, mais heureusement qu'elle n'y donna pas le vrai sens. On peut se consoler de n'être pas aimé, on a pour soi l'espérance; mais être insupportable, Cécilia n'eût sans doute pas résisté à cette cruelle conviction.

D'Arnouville, enchanté de se voir distingué par une aussi jolie personne que Léonora, s'embarrassait assez peu de son épouse, qui eût peut-être eu la préférence sur les autres femmes, si elle ne lui eût pas appartenu.

Le souper terminé, on passa dans la salle où l'on devait danser. Dans un appartement à côté étaient disposées des tables de jeu, afin que chacun pût s'amuser selon son goût.

Il ne se passa rien d'extraordinaire. On s'amusa beaucoup. Sur les six heures du matin on se sépara pour aller goûter un repos nécessaire; et moi, qui ne veut troubler celui de personne, je vais, ainsi que mes héros, m'étendre mollement dans mon lit.

CHAPITRE IV.

Le Mari.

ÉPUISÉS par la fatigue, personne ne s'occupa à réfléchir, pas même Cécilia, qui goûta un profond et paisible sommeil jusqu'à deux heures, où ses rideaux furent ouverts par Julia, qui lui reprocha, en riant, sa paresse. J'ai déja, ajouta-t-elle, fait dix tours dans le jardin; j'en ai examiné chaque fleur; enfin j'ai pris une leçon, car mon frère m'accompagnait. Il m'expliquait mille choses qui m'ont paru très-intéressantes, et j'avoue que j'aime à m'instruire. Allons, paresseuse, levez-vous, et venez nous joindre au

salon, où nous sommes tous rassemblés. Elle dit, et part comme un éclair, sans attendre la réponse de notre héroïne.

Plusieurs jours s'étaient déja passés lorsque madame d'Arnouville crut remarquer dans son mari un air sombre qui ne lui était pas ordinaire; elle craignait pour sa santé, et lui fit entrevoir son inquiétude. Il la remercia froidement, ajoutant qu'il se portait bien, et qu'elle n'eût point à s'alarmer aussi légèrement. Il la quitta après ces mots, et la laissa dans un état difficile à définir. Elle réfléchit qu'il était moins assidu à la maison, qu'il rentrait très-tard. Elle n'était point jalouse; disons mieux, ayant épousé M. d'Arnouville par obéissance, elle avait tout

accordé au devoir, mais rien à son cœur. Elle ne ressentait donc pas pour lui ces délicieux transports que l'on éprouve près de l'objet aimé; or donc il n'est pas étonnant qu'elle ne fût pas aussi susceptible de s'alarmer de ses absences, que si elle l'avait tendrement aimé. Néanmoins il est un sentiment qui naît de l'amour-propre offensé, et celui-là fait presque autant de ravage que la jalousie. Une femme qui ne vous aime pas peut fermer les yeux sur votre infidélité, mais la négligence, l'abandon, tout ce qui attaque son amour-propre, vous pouvez être certain qu'elle ne vous le pardonnera jamais. Julia pensa que son époux commençait à la négliger. Elle rechercha quelle en pouvait être

la cause, et n'eut pas de peine à la deviner, son mari ne déguisant plus le goût vif qui l'entraînait près de Léondra. La jeune épouse s'affligea sérieusement lorsqu'elle fit cette découverte ; ses yeux versèrent une abondance de larmes. Tous ceux dont elle était entourée s'aperçurent que son ame n'était pas tranquille. Charles en fut vivement alarmé. Il la supplia tendrement de déposer ses peines dans son sein. Julia était fière; elle se trouvait offensée, mais elle était loin de vouloir confier un secret dont elle se sentait humiliée. Cécilia eût été peut-être la seule à laquelle elle eût pu faire cet aveu, mais l'air froid et réservé de cette dernière ne l'encourageait pas. Notre héroïne avait ses chagrins particu-

liers, et ne s'occupait guère de ce qui pouvait l'entourer ; elle avait pris sur elle d'éviter la présence de Charles le plus possible, sans affectation ; elle était polie avec Julia, mais nullement communicative.

Cependant madame d'Arnouville, qui n'avait encore que des doutes, voulut s'éclaircir de la fatale vérité. Elle saisit un instant où son mari se trouvait par hasard seul avec elle. Elle lui dit qu'il y avait assez de temps qu'ils étaient à charge à leurs amis, qu'il fallait se préparer à poursuivre leur voyage, qu'il leur restait encore beaucoup de choses à voir, et qu'ils n'avaient pas trop de temps de ce qui restait de la belle saison, desirant être de retour à Paris pour l'hiver. M. d'Arnouville

commença par répondre en plaisantant aux observations de sa femme; mais comme elle avait l'air de tenir à leur départ, et que lui n'aimait pas se contraindre long-temps, il lui dit donc nettement que leurs projets ne s'accordaient pas, qu'il trouvait le séjour de Marseille si agréable, qu'il était décidé à borner là tous ses voyages, et qu'il ne serait même pas impossible qu'il y passât l'hiver; que pour n'être point, comme elle le disait, à charge à leurs amis, il ne voyait rien de mieux que de prendre maison; qu'il espérait, d'après cela, qu'on n'aurait plus rien à lui objecter. Mais, reprit son épouse avec émotion, il est particulier ce goût subit qui vous prend de vous fixer ici; on pourrait bien

imaginer que quelque chose de plus séduisant que la beauté du climat vous enchaîne en ces lieux. — Eh bien, voilà le mot, madame, vous l'avez deviné; si c'est cela que vous vouliez savoir, vous devez être satisfaite; ainsi épargnez-vous désormais d'inutiles observations et de fastidieux détours pour pénétrer un secret qui n'en est plus un pour vous. On peut vous estimer beaucoup, et n'être pas insensible à d'autres charmes. D'ailleurs, madame, vous avez des preuves que je ne suis point un mari ridicule. Rappelez-vous votre indiscrète joie lorsqu'étant encore à Paris il fut question de visiter les provinces méridionales; Marseille sur-tout vous tenait extrêmement au cœur. Était-ce les

beautés de la ville qui vous causaient cet enchantement? le plaisir de voir l'aimable famille chez laquelle nous sommes? non, vous la connaissiez trop peu. Mais l'ami de votre enfance habitait cette ville, cette maison; que de raisons pour vous les faire desirer! nous arrivons, quel empressement pour vous recevoir! avec quel transport il vous serre dans ses bras! quel baiser de feu il imprime sur votre bouche!... J'imagine, ma chère Julia, que je puis dire comme un certain auteur dont le nom ne m'est pas présent, « Que c'est bien là qu'un jaloux « aurait eu droit de l'être ». Mais rassurez-vous, je ne prétends vous faire aucuns reproches. Bon mari dans toutes les règles, j'ai tout vu,

tout entendu, et me suis tu. On ne peut pas être plus discret; et pour bien des femmes je serais un époux impayable. Vous pleurez, quelle enfance! mais vos larmes ne peuvent m'en imposer; je sais que le dépit seul les fait couler. Je n'ai jamais été pour vous qu'un mari que vous avez accepté avec soumission, pour ne pas irriter votre famille; moi je vous ai épousée pour complaire à mes vieux parens. Cependant je vous avouerai que la possession d'une jolie femme comme vous n'était point à dédaigner. Vous m'avez subjugué les premiers temps; j'aurais presque été jaloux, mais le charme est dissipé; ainsi, tout calcul fait, nous nous sommes pris sans amour, et, en vérité, je doute qu'il naisse entre nous.

Oh, monsieur! quelle horrible confidence vous venez de me faire! répondit Julia, désolée; et pour y mettre le comble, vous osez soupçonner ma vertu en me reprochant l'innocente tendresse que je conserve pour l'ami de ma jeunesse, pour celui que je n'ai jamais regardé que comme un frère; vous croyez qu'il existe entre nous une intelligence criminelle.

— Ah! voilà à présent les grands sentimens dont vous allez vous armer pour me combattre; qui vous a dit un mot de tout cela? Tenez, comme vous rougissez; vous sentez vous-même que vous n'êtes pas vraie dans cet instant. Qui vous parle de vertu, de crimes? je ne soupçonne plus, depuis long-temps

je suis convaincu que nous ne nous aimons pas; voilà le précis de toute l'histoire. Je ne suis point jaloux, je vous le répète; cependant, si j'avais la conviction que l'on m'offense, croyez que je n'y serais pas insensible. J'ai pu tolérer les souvenirs de l'enfance, mais je ne vous conseillerais pas cependant d'oublier que vous portez le nom de d'Arnouville. Ayant terminé là sa conversation, l'époux de Julia, après avoir baisé la main de son épouse stupéfaite, se retira.

Il faut être femme pour bien se pénétrer de la situation de madame d'Arnouville, mais il faudrait être plus qu'un auteur pour bien peindre son ame et le conflit de ses idées. Après l'éloignement de son mari

elle fit un retour sur elle-même, et demeura convaincue qu'à certains égards il avait rencontré juste. Elle aimait Charles beaucoup plus qu'un frère; mais Julia était sage, et crut ne devoir point s'affliger d'un sentiment qu'elle n'avait pas la force de repousser.

Son orgueil était irrité; elle avait soupçonné une rivale; on venait de l'en convaincre. Elle n'aimait point son mari, mais elle était désespérée qu'on lui en préférât une autre. O femmes ! quand cesserons-nous d'être inexplicables ? Nous voulons tout avoir et ne rien accorder; nous ne voulons point qu'une autre jouisse d'un bien que nous n'estimons plus, que nous négligeons; nous voulons régner en despotes, et ceux que

notre fantaisie n'a pas désignés pour être heureux, sont marqués dans notre imagination pour être la victime de la plus injuste tyrannie. Ils commettent un crime de chercher à s'en affranchir. Qu'arrive-t-il de là? l'esclave, las de souffrir, brise ses liens; il s'échappe, il se venge, il se venge cruellement.

Sur le soir on se rassembla. Léonora, jolie comme elle-même, vint animer le cercle; jamais elle n'avait paru si aimable. M. d'Arnouville, qui ne se gênait plus, applaudissait avec transport aux jolis riens qui échappaient d'une aussi jolie bouche. Julia fulminait; Cécilia, tout entière à elle-même, ne s'apercevait de rien; Chårles était interdit, et ne portait ses regards qu'en trem-

blant sur l'idole de son cœur. Léonora plaisanta madame d'Arnouville sur son air sérieux; la réponse de celle-ci fut mêlée d'aigreur. Un regard de son mari la força au silence, mais en même temps lui fit une si forte impression, qu'elle s'évanouit. Charles ne fit qu'un saut pour la retenir dans ses bras, et Cécilia, que la rumeur avait tirée de sa triste rêverie, vola au secours de sa fortunée rivale. M. d'Arnouville s'étant approché, d'un mouvement assez violent, retira son épouse des bras du jeune homme, et le regardant fixement, Monsieur, lui dit-il, prenez garde que la malade a besoin d'air, et que vous approcher de trop près ne peut que l'incommoder. Charles, qui sentit toute l'amer-

tume de ce propos, s'éloigna sans répondre, et Julia, étant revenue de sa faiblesse, fut conduite à son appartement; on la mit au lit, où nous la laisserons se livrer à ses réflexions.

Cécilia ne vit dans tout cela qu'un accident assez ordinaire, et dit qu'un peu de repos rendrait à madame d'Arnouville toute sa santé. Mais Charles ne pensait pas ainsi. Il s'était aperçu qu'un noir chagrin oppressait le cœur de son amie; il en avait cherché et deviné la cause; mais il ne lui était pas possible de se mêler d'une affaire si délicate, ou du moins il fallait attendre que Julia accordât sa confiance. Il renfermait dans son ame un ressentiment que toute sa raison avait de

la peine à surmonter. M. d'Arnouville lui avait parlé avec une hauteur à laquelle il n'était point accoutumé; il avait cru remarquer le projet de l'insulter; et Charles, le plus doux et le plus honnête des hommes, n'entendait pas raillerie lorsqu'on se permettait de vouloir le traiter cavalièrement. Dès qu'il fut retiré dans son appartement, il pensa à la conduite qu'il devait tenir; l'image de Julia s'étant présentée à son cœur, le rendit à des sentimens raisonnables. Il jugea qu'une affaire entre lui et le mari de celle qu'il aimait ferait de l'éclat, rendrait plus malheureuse son amie, et nuirait à sa réputation. Ensuite il pensa à Léonora; elle ne lui avait inspiré jusque-là que de

l'indulgence pour les folies dont elle s'était rendue coupable, attribuant ses écarts à sa grande jeunesse; mais il ne put lui pardonner d'enlever à une femme belle et vertueuse le cœur de son mari. Il y aurait bien moins d'époux coupables si certaines femmes étaient plus réservées, et ne les encourageaient pas à propager l'infidélité; c'est un crime que je voudrais que la société punît, en chassant honteusement ces scandaleuses héroïnes de son sein. Léonora, cependant, n'avait nulle envie de prodiguer des bontés à M. d'Arnouville; elle se souvenait de son aventure avec Charles (il est certaines circonstances qui s'oublient difficilement), et la leçon avait été bonne; mais il n'était point

indifférent à l'aimable folle que M. d'Arnouville parût attaché à son char. Il était bel homme, jeune, de brillante tournure: on tient à tout cela. Elle s'était bien aperçue du dépit de Julia, et, sans être méchante, elle s'en était amusée; il est si beau de triompher!

D'Arnouville était vraiment épris, et celui que les beautés de la capitale n'avaient pu réussir à rendre sensible venait de perdre sa liberté, et aurait tout sacrifié pour obtenir un regard de Léonora. On les voyait par-tout ensemble, bals, spectacles, promenades. Tous deux fortunés, que l'on juge combien ils étaient entourés de flatteurs. On oubliait que Léonora ne tenait pas une conduite décente. Plusieurs personnes

ignoraient que d'Arnouville était marié; ceux qui l'avaient su paraissaient ne plus s'en souvenir; ainsi ils jouissaient de toute liberté. Mais enfin tout n'a qu'un temps; les événemens se succèdent; c'est d'autant plus heureux, que cela chasse la monotonie. Il est vrai aussi qu'ils ne sont pas toujours agréables, mais on est bien forcé de les prendre tels qu'ils arrivent, puisqu'il n'est guère possible à l'homme de les prévoir, et encore moins de les éviter.

CHAPITRE VI.

Le Portrait, l'Étranger.

CHARLES, dans le cours de ses réflexions, s'était occupé de Cécilia; il s'était aperçu qu'elle l'évitait, et en avait inutilement cherché la raison. Un matin qu'il se fatigait à chercher un repos qui le fuyait, il se lève: à peine les premiers rayons du soleil commençaient à dorer le sommet des montagnes, il descend au jardin; tout le monde était plongé dans le sommeil, du moins il y avait tout lieu de le présumer. L'air pur du matin rafraîchit ses sens agités; il semble respirer avec plus de liberté. Au détour d'une allée, il se

trouve en face de Cécilia, qui, surprise à sa vue, serre précipitamment dans son sein une petite boîte qu'il jugea devoir renfermer un portrait. Les yeux de la jeune personne paraissaient gonflés des larmes qu'elle avait répandues. Charles se sentit pénétré jusqu'au fond de l'ame, néamoins il feignit de ne s'apercevoir de rien, jusqu'à ce qu'elle-même lui ait fourni les moyens de la consoler, en lui accordant sa confiance. Il lui témoigna simplement sa surprise de la trouver si matin dans cette solitude. Ce sont, lui répondit-elle, les seuls momens heureux pour moi; je puis, éloignée du monde, me livrer sans crainte aux impressions de mon cœur. Charles crut que c'était une invitation polie

pour qu'il eût à se retirer. Mais Cécilia l'arrêtant : Vous me comprenez mal, poursuivit-elle, ceci n'est point pour vous ; n'êtes-vous pas l'ami de Cécilia ?

Oh ! vous n'en avez pas de plus vrai, répliqua le jeune homme ; cependant celui que vous honorez de ce titre flatteur a perdu de ses droits, vous n'êtes plus la même pour lui, vous le fuyez ; ne l'estimeriez-vous plus ? parlez, aimable Cécilia ; aurais-je eu le malheur de faire quelque chose qui vous déplût ?

Non, je ne vous fuis pas ; assurément vous vous êtes trompé ; mais depuis quelque temps, j'éprouve un changement inexprimable dans tout mon être, il se pourrait que vous eussiez pris pour froideur ce qui

part d'une toute autre cause. Ici, Cécilia ne fut plus maîtresse de retenir ses pleurs. Que vous m'affligez! dit Charles; vous avez des chagrins, vous qui possédez, qui réunissez tout pour être la plus heureuse des femmes; talens, amabilité, fortune, adorée de vos parens, entourée d'hommes aimables, parmi lesquels il ne dépend que de vous de faire un choix: et vous n'êtes point heureuse! Comparez votre sort au mien: j'aime, j'aime avec idolâtrie, une femme qui ne peut m'appartenir : une barrière insurmontable m'en sépare pour jamais. Nous en avons quelquefois parlé ensemble; mais alors vous ne la connaissiez pas. A présent que vous pouvez la voir et la juger; pensez quels doivent

être mes justes regrets. Son séjour ici a achevé d'égarer ma raison. Non, aimable Cécilia, il vous est impossible de vous pénétrer de l'excès de mes souffrances. Au nom du ciel, ne m'en dites pas davantage, répondit Cécilia, dont l'agitation était au comble; vous déchirez mon cœur, qui peut à peine supporter ses maux : vous aimez, on vous aime; et moi, moi, malheureuse, il ne me reste que la honte douloureuse d'un amour sans espoir. Sans doute ce mortel fortuné ignore son bonheur, reprit Charles avec émotion. Oui, oui, dit la jeune personne d'un air concentré; puisse-t-il l'ignorer toujours! je veux enfermer mon secret dans la tombe avec moi. — Mon amie, ma tendre amie, ne vous

livrez point au désespoir. Seriez-vous par hasard aussi infortunée que votre ami? celui que votre cœur a choisi ne serait-il plus libre de disposer de sa personne? oh, combien en effet vous êtes à plaindre, si j'en juge par moi! Je ne puis que pleurer avec vous. En finissant ces mots, il la pressa contre son cœur. Elle tressaillit, et se dégageant doucement de ses bras : Eloignez-vous, mon ami, il serait peut-être dangereux de nous abandonner à notre attendrissement; nos maux, pour le présent, sont sans remède; attendons tout du temps. Eloignez-vous, j'ai besoin d'être seule : ne parlez à personne du trouble où vous m'avez vue. Charles prit sa main, elle était tremblante ; il la pressa sur son

cœur, l'approcha de ses lèvres, et s'éloigna tristement.

Cécilia resta pensive et accablée. Un peu rendue à elle-même, elle rougit de la crainte de s'être trahie; mais se rappelant les dernières phrases de notre héros, elle jugea que l'idée qu'il s'était formée l'éloignait totalement de la véritable cause de ses peines secrètes. Elle tira de son sein la boîte, l'ouvrit, et contempla avec ivresse les traits chéris de Charles. C'était en effet son portrait. Que fût-elle devenue s'il en avait eu connaissance?

Jamais ce talent, qu'elle joignait à tant d'autres, ne lui avait été si précieux. L'image du jeune homme était si bien gravée dans son imagination, que la ressemblance était

parfaite. Charles, Charles, s'écria-t-elle avec désespoir en contemplant son image, tu parles de tes tourmens, peuvent-ils égaler les miens? si tu pouvais te douter du mal que tu me fais! tu aimes avec transport, et ce n'est pas moi! tu aimes une femme qui ne peut être à toi, et ton cœur repousse celle qui sacrifierait une partie de son existence pour ajouter à la tienne. Insensée que je suis! où m'égare une funeste passion? commande-t-on à son cœur? il n'est plus libre de répondre à mes sentimens, un autre objet l'enchaîne, et le rend malheureux à son tour. Cécilia appelait en vain la raison; mais que peut la raison contre un amour violent? Le cœur ne l'entend plus, il faut s'aban-

donner forcément au destin qui vous condamne à vivre et souffrir.

La seule Léonora était heureuse; Charles lui paraissait assez aimable, mais il était froid, indifférent pour elle, il ne sentait pas le prix de tout ce qu'elle avait fait pour lui, et n'en paraissait nullement reconnaissant. Le mieux était donc de le bannir tout-à-fait de son cœur. C'est de quoi notre jolie veuve s'occupait très-agréablement, en se livrant à tous les genres de dissipation, et ajoutant de nouvelles conquêtes à ses triomphes antérieurs. Celle de M. d'Arnouville la flattait, et puis le plaisir de l'emporter sur une rivale intéressante n'est point indifférent à la majeure partie des femmes. Cela n'est pas bien, je suis de cet

avis. Depuis des siècles on le dit, on l'écrit; on le dira, on l'écrira encore, et les choses n'en existeront pas moins.

Parmi les gens d'un rang distingué, ou qui jouissent d'une brillante fortune, on ne fait pas excessivement attention à l'infidélité des époux, excepté pour s'en amuser, cela ne nuit en rien à la réputation. L'épouse et la maîtresse d'un homme sont également bien reçues dans la société; souvent même cette dernière y est vue avec plus de plaisir; elle y porte un air de bonheur et de gaieté qui n'accompagne pas l'épouse abandonnée. Rien d'égoïste comme les prétendus gens du bon ton.

Epouses infortunées, pleurez dans

le secret votre malheur, car il ne vous sera donné que de cruels avis ou de froides consolations, vos amis les plus chers ne prendront qu'un intérêt vague à votre désolante situation; l'homme fuit et craint l'ennui.

Léonora était donc reçue par-tout avec transport: on ne parlait que de la charmante Espagnole. Elle était à rêver un matin à toute la latitude de son bonheur, lorsqu'on vint lui annoncer que deux étrangers demandaient à lui être présentés. Elle jette un regard furtif sur la glace, et, contente de se trouver jolie, elle ordonne que l'on fasse entrer.

Mais quelle agréable surprise! l'un des deux est le beau D. Juan, dont on se rappelle sans doute. On

se témoigne de part et d'autre toute la joie que l'on éprouve de se rencontrer. Ces premiers transports passés, elle se retourne du côté de l'inconnu qui accompagnait don Juan, et le prie de vouloir bien excuser les folies dont elle l'a rendu témoin. Vous me pardonnerez, monsieur, de témoigner toute ma reconnaissance à un parent qui m'est bien cher.

La figure de l'étranger était belle, mais un peu basannée; il pouvait avoir quarante-cinq ans, son air était distingué; la mélancolie répandue sur ses traits ajoutait à l'intérêt qu'on se sentait pour lui à la première vue, et sa noble manière de s'exprimer annonçait un homme bien né. Léonora vit à-peu-près tout

cela; mais, trop occupée de D. Juan, elle ne pensa pas à séduire l'étranger par son petit manège coquet, et lui donna toutes les marques d'estime comme paraissant très-lié avec D. Juan, et là finirent toutes ses réflexions à ce sujet.

D. Juan, en revoyant la veuve de Mendoce, sentit naître quelques remords au fond de son cœur; mais la folle gaieté de Léonora fit bientôt disparaître ce léger nuage, et en recouvrant un peu de tranquillité, il sentit renaître l'amour qu'elle lui avait naguère inspiré. Elle-même, à la vue de son aimable cousin, oublia sa faiblesse avec Charles, sa presqu'intimité avec d'Arnouville, et pensa tout de suite que sans contredit D. Juan était le plus charmant

des hommes, et que seul il était digne de la fixer et de faire son bonheur.

Enchantée de son idée, elle se propose de faire connaître son nouveau choix; et pour rendre la scène plus charmante, elle veut commencer par d'Arnouville; elle veut être équitable, et rendre la paix du cœur à sa triste épouse : l'action lui paraît noble et généreuse; et sans s'informer quelles sont les circonstances qui ont ramené D. Juan, elle fait mettre les chevaux, fait monter don Juan et l'étranger, et donne ordre à son cocher : Chez d'Arnouville.

On arrive chez M. Blondel; la famille et les amis étaient rassemblés au salon : on annonce. Léonora entre, donnant la main à don

Juan : l'étranger les suivait. A peine M. Blondel l'aperçoit-il, qu'après l'avoir fixé quelques instans, il s'écrie : O ciel, c'est lui !.... et tombe sans connaissance. L'inconnu, pâle, tremblant, se précipite aux pieds de M. Blondel, prend ses mains, qu'il baigne de larmes, et par les expressions les plus touchantes, cherche à le rappeler à la vie.

Madame Blondel a tout deviné; mais tout le monde est dans un étonnement inconcevable. Charles est ému : la position attendrissante de l'étranger lui fait un mal mêlé de plaisir. Tout en donnant des secours à M. Blondel, il tâche de porter quelques paroles de consolation à l'être qui gémit près de lui. Tout le monde se demande ce que

ce peut être, personne ne peut répondre. D. Juan enfin interroge Léonora sur le nom de la personne chez laquelle ils sont. Elle prononce Blondel. Quelle cruelle méprise! ô ma belle cousine, votre inconséquence ou votre oubli peuvent faire bien du mal à mon ami; la différence des noms nous a mis dans l'erreur. Léonora écoutait, et ne comprenait pas grand' chose : elle n'avait pas imaginé commettre une faute en disant à son cocher de les mener chez d'Arnouville au lieu de Blondel, les regardant comme une même famille, et ses gens étant accoutumés à ce qu'elle se servît alternativement des deux noms.

Pendant toutes ses réflexions, M. Blondel avait recouvré ses sens,

mais il lui restait une grande faiblesse, suite toute naturelle de l'agitation qu'il avait éprouvée à la vue de l'inconnu, qui n'en était pas un pour lui. En ouvrant les yeux, il l'aperçut dans l'attitude suppliante où il était constamment resté. Relevez-vous, monsieur, cette posture n'est point faite pour vous. J'y resterai, s'écria vivement l'inconnu, jusqu'à ce que vous ayez prononcé que vous m'avez pardonné. J'ai bien pu oublier, dit M. Blondel; mais.....Point de mais, reprit son épouse; plus de vingt ans de peines et de souffrances méritent bien que vous accordiez le pardon que l'on vous demande : ils ont payé assez cher le malheur de vous avoir déplu.

M. Blondel regarda sa femme d'un air étonné; puis, reportant sa vue sur l'étranger, et lui tendant la main d'un air attendri : Eh bien, je vous pardonne; mais remettons à un autre instant à parler de ce qui s'est passé; dans ce moment-ci je suis trop faible. Restez ici si vous croyez pouvoir vous y plaire; dans quelques jours nous parlerons de ce qui peut vous intéresser. Madame, dit-il à son épouse, je vous recommande M. Montville. M. Blondel n'en put dire davantage, il était oppressé. On le conduisit à son appartement; le chirurgien ayant été appelé, jugea une légère saignée nécessaire; il s'en trouva bien. On ordonna le repos. Une heure après il s'endormit d'un sommeil paisible.

Nous le laisserons, à présent que nous sommes sans inquiétude pour sa santé, et nous irons rejoindre la société, qui ne sait point encore la cause de ce qui vient de se passer.

Madame Blondel, tranquille sur le sort de son époux, revint au salon : son air était calme et sérieux, ce qui suspendit toutes les questions qu'on se proposait de faire. Cécilia avait été très-alarmée; la présence de sa mère, et l'assurance qu'elle lui donna que M. Blondel était sans aucun danger, lui rendirent toute sa tranquillité sur cet objet.

Lorsque chacun se trouva un peu rassuré sur la scène qui venait de se passer, d'Arnouville commença à fixer avec attention D. Juan; sa bonne mine, son air noble, le frap-

pèrent en même temps qu'un violent sentiment de jalousie. Il aborda Léonora d'un air inquiet, et lui demanda à mi-voix quel était l'heureux mortel qui l'accompagnait. Elle lui répondit, en souriant d'un air satisfait, que c'était un cousin de feu son époux, et elle ne manqua pas d'en faire un brillant éloge, que don Juan méritait à juste titre. Tout cela ne fit que redoubler les soupçons jaloux de d'Arnouville, qui n'osa cependant point les laisser entrevoir, jusqu'à ce qu'il se fût assuré de ce qu'il redoutait le plus.

Léonora, que la scène attendrissante qui s'était passée sous ses yeux n'avait pas amusée, prit congé de la société, ne permettant qu'à D. Juan de l'accompagner, et remerciant

gracieusement d'Arnouville, qui s'était avancé pour lui donner la main. Montville les suivit, promettant à madame Blondel de revenir le lendemain, non-seulement s'informer de son époux, mais profiter avec reconnaissance de l'asyle qu'il lui avait offert.

Ils sortirent tous les trois. D'Arnouville, pénétré, se retira dans son appartement. Sa triste épouse, Cécilia et Charles, suivirent son exemple, et chacun de son côté se mit à réfléchir à l'événement, qu'il ne pouvait concevoir.

Lorsque madame Blondel soupçonna que tout le monde était plongé dans le repos, elle prit le bras d'un fidèle domestique, et se rendit où l'amitié l'attendait.

CHAPITRE VII.

Nécessaire à l'Histoire.

COMME il faut développer la cause de l'accident imprévu arrivé à M. Blondel à l'apparition subite de M. Montville, il est nécessaire de donner quelques détails sur la vie du premier.

M. Blondel était fils d'un commerçant, et né à Paris; il avait reçu une éducation honnête et non brillante; fils d'un brave homme, il avait hérité de ses précieuses qualités, avait pris l'état de son père, et était parvenu jusqu'à l'âge de vingt ans sans qu'aucun chagrin eût affligé son cœur. Il en eut un

bien violent à cette époque : la mort lui enleva les auteurs de ses jours en moins d'une année. Il se trouva à la tête d'une forte maison, avec une sœur moins âgée que lui de quatre ans, c'est-à-dire qu'elle en avait seize à l'époque dont je parle. Jamais les liens du sang et de l'amitié n'unirent deux êtres aussi parfaitement. Ils pleuraient ensemble la mort de leurs parens, et juraient, dans la violence de leurs douleurs, de ne jamais se séparer. Henriette, c'était le nom de la jeune personne, faisait tous les sermens que lui dictait sa sensibilité : elle ne se doutait pas qu'un jour elle serait parjure, et que ce jour n'était pas très-éloigné.

Lorsque les premières douleurs furent un peu calmées, le jeune

Blondel s'établit à la tête de sa maison, et reprit le train des affaires ; mais comme la fortune de ses parens était considérable, et qu'il voulait procurer à sa sœur des amusemens utiles et agréables, on donnait chez lui un concert toutes les semaines, qui était suivi d'un bal, où toutes les personnes dont les mœurs étaient connues etaient invitées. Tout était fini à une heure du matin au plus tard, et chacun se retirait satisfait. Les dimanches et jours de fêtes, Blondel conduisait Henriette aux Français, et le reste de la semaine était employé par le jeune homme dans un travail assidu. Je n'ai pas besoin de dire que les fêtes dont je parle ne se donnèrent qu'à l'expiration de leur deuil. Il y avait

donc à-peu-près six mois que cela durait, lorsque quelqu'un de la société demanda qu'il lui fût permis de présenter un de ses amis à l'assemblée. Blondel ne fit aucune difficulté, et le mardi suivant, qui était jour de concert, le jeune Montville fut présenté. Un murmure agréable se fit entendre: chacun louait son air aimable, ses graces, et la jeune Henriette ne fut pas la dernière à s'apercevoir combien il était intéressant; dès ce moment son sort fut décidé : elle aimait déja et ne s'en doutait point. De son côté, Montville la trouva charmante. Henriette, sans être une beauté, avait une de ces figures qui plaisent à la première vue, des graces, de l'enjouement, il n'en faut pas davan-

tage pour tourner une jeune tête. Nos deux jeunes gens ne tardèrent pas à s'apercevoir que le même trait les avait frappés, et comme ils étaient de bonne foi, ils se le dirent naturellement.

Blondel, qui avait de l'expérience, s'aperçut de leur intelligence; il en fut mécontent. Montville était d'une famille noble, cela ne lui convenait point; il chérissait sa sœur, et ne voulait point qu'elle fût exposée un jour à être méprisée par une famille arrogante; enfin il avait arrangé dans sa tête qu'il ne la donnerait qu'à un homme de son état, n'eût-il pas un sou de fortune, pourvu qu'il fût recommandable par sa conduite. D'après la connaissance qu'il eut des sentimens

de sa sœur, il résolut d'attaquer le mal dans sa naissance, et de faire connaître à Henriette ses vues sur son établissement à venir. Il la fit prier un matin de passer dans son cabinet. Le cœur de la jeune personne était extrêmement agité lorsqu'elle se rendit à l'invitation de son frère; elle pressentait ce qu'il allait lui dire. Elle jeta sur lui un œil craintif, n'aperçut point cet air gracieux qu'il avait toujours avec elle. Il était grave et froid : il lui dit donc sans détour qu'il s'était aperçu que Montville ne lui déplaisait pas, mais qu'il ne fallait pas qu'elle cédât à un penchant qui tôt ou tard ferait le malheur de sa vie; que cette alliance ne pouvait lui convenir sous aucun rapport, et lui communiqua

les raisons qui s'y opposaient, que nous avons vues ci-dessus, et finit par lui dire qu'après lui avoir fait toutes ses observations en ami, il lui déclarait que si elle n'employait pas toute sa raison pour détruire un penchant qui était si contraire aux vues qu'il avait sur elle, il l'assurait, au nom de leur père, qu'il représentait dans cet instant, qu'il ne consentirait jamais à cette union, et que si elle s'y obstinait, il lui donnerait sa malédiction. C'était par trop trancher dans le vif, et irriter le mal au lieu de le détruire. La pauvre Henriette ne put répondre que par des larmes : elle se retira, effrayée de la dureté d'un frère qui jusqu'alors lui avait témoigné les plus tendres égards.

Lorsque Blondel pensa à l'état où il l'avait réduite, il en fut affligé; il se repentit d'avoir été trop vif; mais il n'était plus temps, et il venait de donner à un amour naissant toute la force dont il peut être susceptible. Lorsque les amans se trouvèrent ensemble, l'air d'abattement d'Henriette n'échappa point au jeune homme. Il lui en demanda tendrement la cause; elle la lui avoua ingénuement. Il la rassura, quoique lui-même ne le fût pas trop relativement à sa famille, qui ne souffrirait pas une mésalliance. Il vit avec chagrin que Blondel avait rencontré juste; il eut assez de sincérité pour en faire part à son tour à sa bien-aimée Henriette. Mais comme les amans croient possible tout ce qu'ils

desirent, l'idée d'un mariage secret les consola bien vîte. Henriette pensa que la chose une fois terminée, son frère s'appaiserait, et n'oserait éclater, par égard pour lui-même.

Avec de l'argent et beaucoup de prudence ils vinrent à bout de leurs projets; le mariage fut célébré. Une femme-de-chambre fort attachée à sa maîtresse favorisa la réunion des deux époux; l'appartement d'Henriette se trouvait heureusement disposé loin des importuns; d'ailleurs Blondel était dans la plus grande sécurité : il était loin d'imaginer qu'on avait fait tant de chemin sans qu'il en fût instruit.

Plusieurs partis s'étaient déja présentés; Henriette avait toujours refusé; son frère ne s'en offensait pas:

comme il l'aimait beaucoup, il ne pensait qu'avec regret au moment où il serait forcé de se séparer de sa sœur chérie.

Cependant une idée consolante vint se présenter à lui; il était fort lié avec un nommé Dumont; même âge, même état et situation les rapprochaient. Dumont, ainsi que lui, avait une sœur de l'âge à-peu-près d'Henriette. Il pensa qu'il pouvait se marier; et sans être amoureux de mademoiselle Dumont, il résolut de lui faire la cour, et s'il ne lui déplaisait pas, de la demander en mariage. Ce projet fut aussitôt exécuté que conçu; la demoiselle avait le cœur libre; elle n'était pas jolie, mais elle paraissait avoir toutes les qualités que l'on veut dans une

épouse et dans une mère de famille; c'était tout ce que desirait Blondel; aussi fit-il de suite sa déclaration, qui fut bien reçue du frère et de la sœur. Le mariage fut arrêté. Dumont crut devoir agir à-peu-près de la même manière que son ami, et le pria de vouloir bien s'intéresser pour lui auprès d'Henriette. Blondel, de plus en plus enchanté, promit tout, vola vers sa sœur, à laquelle il fit part de son mariage, qui devait avoir lieu sous quinze jours; il lui dit en même temps ce qu'il avait promis à Dumont, ajoutant qu'il ne voulait point la contraindre, mais que le parti était convenable, et qu'il espérait que son mariage, à lui, précéderait de peu son union avec Dumont.

Il y avait à-peu-près trois mois qu'Henriette avait épousé Montville, lorsque son frère eut avec elle cet entretien. Elle était enceinte de deux mois; mais comme cela ne paraissait point encore, elle n'osa rien avouer, et les pleurs furent sa réponse, comme la première fois.

Enfin, au temps dit, le mariage de Blondel fut terminé, et madame Blondel vint prendre le rang et la place qu'occupait Henriette. Celle-ci n'en fut point jalouse, et accueillit sa belle-sœur de l'air le plus affectueux. Madame Blondel y répondit avec effusion de cœur. Son mari vit avec plaisir cet heureux accord qui lui promettait le bonheur. Dumont avait toute la facilité de voir la sœur de Blondel, de lui parler de son

amour, ou plutôt du desir qu'il avait d'en faire sa femme; mais elle le recevait avec réserve : cela ne lui plaisait pas trop. Il avait voulu mettre madame Blondel dans ses intérêts, mais elle s'y était constamment refusée, disant qu'il fallait qu'il ne convînt pas à sa belle-sœur, puisqu'elle ne lui répondait rien de satisfaisant, et qu'ainsi il devait être assez raisonnable pour y renoncer.

Dumont, peu satisfait de l'observation de sa sœur, en reparla à Blondel, qui lui promit que tout se terminerait à son gré. Il passa dans l'appartement d'Henriette; et après avoir usé de quelques détours, il en vint à son objet principal, en lui laissant entrevoir qu'il comptait

qu'elle aurait égard à sa proposition. O mon frère ! lui dit-elle en se précipitant à ses pieds et fondant en larmes, pardonnez-moi, mais je ne puis vous obéir; malgré moi mon cœur a fait un choix, vous le savez depuis long-temps ; mais ce que vous ignorez, c'est que..., c'est que... Ici ses larmes redoublèrent. Eh bien ! eh bien ! reprit Blondel, qui craignait de découvrir la vérité, et qui cependant brûlait de tout savoir; parlez, lui dit-il. Eh bien, mon frère, Montville est mon époux, et je porte dans mon sein le gage de notre hymen.

Voilà donc, malheureuse, dit Blondel avec fureur, mes tristes pressentimens justifiés ! Vous nous avez déshonorés, et vous ne craignez

pas que nos vertueux parens sortent de leurs tombes pour vous reprocher votre crime !.. Allez, coupable créature, vous réunir à votre vil séducteur ! que votre présence ne souille plus cette maison et mes regards ! Je vous méprise autant que je vous chérissais ! Puisse la malédiction paternelle s'étendre sur vous !.. A ces terribles paroles, Henriette fit un cri perçant, et tomba sur le parquet sans aucun sentiment ; Blondel, épouvanté, court à son épouse, et, d'un air farouche, lui dit d'aller trouver Henriette, qu'elle a besoin de son secours. Elle y vole, et trouve l'infortunée presque sans vie ; elle lui prodigue tous ses soins, et pour la première fois s'aperçoit de son état ; elle n'a pas besoin d'explica-

tion, un coup-d'œil lui a tout appris.

Henriette ouvre les yeux au moment où sa belle-sœur la pressait tendrement dans ses bras, où elle la suppliait, avec les expressions les plus touchantes, de lui répondre. La jeune personne se jette dans son sein en s'écriant : Hélas! je suis bien malheureuse ! ayez pitié de moi. Rassurez-vous, mon amie, reprend l'aimable Blondel; ayez confiance en celui qui peut tout, et en moi; je vous jure que vous ne vous en repentirez jamais. Allons, du courage. Elle fait mettre l'infortunée au lit, et va rejoindre son époux. Il craint de lui parler d'Henriette. Il a en horreur de prononcer ce nom qui lui fut si cher.

Son épouse, qui le devine, se ha-

sarde à lui dire que sa sœur est un peu mieux, qu'elle a tremblé un instant pour ses jours. C'est le plus grand bonheur qui pourrait lui arriver, répondit-il avec fureur. Dites-lui qu'elle aie à quitter cette maison le plutôt possible. Je pourvoirai à ce qu'il ne lui manque rien; mais je ne veux plus la voir; et une fois hors d'ici, je vous défends toute communication avec elle. L'ordre était positif, et madame Blondel n'osa pas répliquer.

Pendant cet intervalle, Blondel avait instruit les parens de Montville de l'affront que leur fils avait fait à sa maison, et les informa du mariage secret, auquel il paraissait ne pas croire. La famille du jeune homme, qui craignait d'être

poursuivie, ne répondit en aucune manière à M. Blondel; mais elle fit enlever le jeune homme, le fit mettre dans une maison de force; de là on l'embarqua pour les colonies, d'où l'on s'imaginait qu'il ne reviendrait jamais.

Madame Blondel prit toutes les précautions possibles pour annoncer à sa sœur la volonté de son mari; mais elle ajouta promptement: Ne vous affligez pas; si vous perdez pour un temps l'affection d'un frère, n'oubliez pas qu'il vous reste une sœur qui ne vous abandonnera jamais. Une amie que j'avais vient de partir pour rejoindre son mari, qui pour le présent est à Bruxelles; ils ne doivent revenir que dans six mois. Elle habitait à Asnières une

jolie petite maison dont elle m'a laissé la jouissance ; vous irez l'occuper ; Annette, votre fille-de-chambre, qui vous est sincèrement attachée, vous y suivra ; je serai moins inquiète en la sachant près de vous.

Elle parvint à sécher les larmes de sa sœur, en lui laissant entrevoir un avenir qui ne serait pas sans agrémens. Elle pensait que la présence de son époux la dédommagerait de la colère de son frère. Hélas ! elle ignorait qu'elle allait se trouver doublement malheureuse.

M. Blondel, que le séjour de sa sœur dans sa maison rendait difficile à vivre, allait porter sa sombre humeur dans les promenades les plus solitaires ; cela donnait le temps aux dames de faire leurs prépara-

tifs. Elles partirent. Ce ne fut pas sans verser des larmes que la pauvre Henriette se vit forcée de quitter le toit qui l'avait vue naître; mais l'espérance que lui donna madame Blondel qu'elle y reviendrait un jour la consola, et elles arrivèrent à la petite maison, qui était vraiment charmante : de jolis appartemens agréablement distribués, un petit jardin, une vue champêtre, mais délicieuse. Elle regarda son amie avec satisfaction, et le sourire de la reconnaissance erra sur ses lèvres. Lorsqu'elle fut installée dans son nouveau domicile il fallut songer à se séparer; nouvelles larmes, nouvelles consolations.

Dès qu'elle fut seule, son premier soin fut de faire prévenir Montville

de tout ce qui lui était arrivé, mais son émissaire, de retour, lui apprit la fatale nouvelle que nous avons vue ci-dessus. Elle eut besoin de faire usage de toute sa raison pour ne pas succomber à ce malheur. Je passerai sous silence tout ce que lui suggéra sa douleur; les ames sensibles peuvent le pressentir.

Madame Blondel, au retour de son mari, lui apprit que sa sœur n'était plus dans la maison. C'est assez, lui dit-il, ne m'en parlez jamais, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit; sur-tout que jamais il ne vous échappe de prononcer son nom devant moi. Je n'ai plus de sœur; elle est morte pour moi. Il parla d'autre chose, et il n'en fut plus question.

Cependant Dumont, inquiet de ne plus voir Henriette, et de l'air sombre de son beau-frère, demanda à sa sœur l'explication de tout ce qu'il ne pouvait comprendre; mais madame Blondel, aussi discrète que fidèle à l'amitié, lui répondit d'une manière vague et peu satisfaisante. Tout ce qu'il comprit fort bien, c'est qu'il devait renoncer à l'espoir de posséder Henriette. Il s'en consola bientôt, en épousant une aimable demoiselle née sans bien, dont il fit la fortune. Elle le rendit très-heureux, son cœur lui payant le tribut d'une vive et tendre reconnaissance.

Au terme prescrit par la nature, Henriette donna le jour à un fils; l'innocente créature fit naître de douloureux souvenirs. Henriette ne vou-

lait point s'en séparer; mais sa faible santé et des raisons convaincantes de la part de son amie la forcèrent de renoncer au plus doux des devoirs et des plaisirs. Madame Blondel se chargea de l'enfant. Il fut confié à une nourrice, qui le reçut sans savoir à qui il pouvait appartenir; on eut soin qu'elle ne manquât de rien de tout ce qui pouvait lui être nécessaire pour l'entretien de son nourrisson; on lui fit en outre quelques présens pour elle, et on lui donna deux années d'avance. On la fit conduire à son village, près de Beauvais, à environ seize lieues de la capitale. Comme on voulait que le secret ne perçât pas, on pria le pasteur du lieu de vouloir bien avoir l'œil sur la conduite

de la nourrice, et de permettre qu'on s'informât à lui de l'état de l'enfant. On joignit à cette prière une bague de prix et une bourse de cent louis, qu'il lui était permis de garder ou de distribuer aux plus malheureux de ses paroissiens.

CHAPITRE VIII.

Aussi utile que le précédent.

CETTE affaire une fois terminée, madame Blondel mit tout en usage pour consoler sa triste belle-sœur, dont la santé étoit toujours languissante. La plus vive amitié, et la reconnaissance qu'elle avait des généreux procédés de son amie, forçaient souvent la triste Henriette à lui dérober une partie des noirs chagrins dont elle était dévorée. Pour y faire diversion, elle résolut d'aller voir son fils : il avait à-peu-près quatre mois. Elle fit part de son projet à sa belle-sœur, qui, n'y voyant pas d'inconvénient, convint de l'y accom-

pagner. Elles se rendirent au village, et descendirent chez le pasteur, où l'on fit venir la nourrice. La pauvre Henriette ne put retenir des larmes de joie et de tendresse lorsqu'elle pressa contre son cœur l'être intéressant qui lui devait le jour, et dont les traits, quoique peu formés, lui rappelaient un amant, un époux, qu'elle adorait, et dont elle était sans doute séparée pour jamais. Cette idée cruelle fit disparaître pour quelques instans la joie que lui avait inspirée la présence de son fils; mais l'innocente créature lui tendit ses petits bras caressans, et ce mouvement purement machinal sembla à sa mère attendrie une impulsion naturelle qui portait déja son fils à partager les peines de son cœur.

Cette illusion précieuse lui rendit toute sa sérénité, et lui fit passer une heureuse journée. On combla l'enfant des plus douces caresses, on donna des présens à la nourrice, on fit des remerciemens au pasteur, et l'on revint chez soi.

Près de deux ans s'étaient écoulés, et, malgré toutes les tentatives possibles, on n'avait pu découvrir ce qu'était devenu Montville : sa famille gardait sur sa destinée le plus rigoureux silence.

Pendant cet intervalle, Henriette avait été obligée de quitter son agréable habitation, les maîtres étant venus en reprendre possession; elle se retira à Colombe, à une demi-lieue d'Asnières, où elle vécut assez paisiblement, partageant son

temps entre l'amitié et l'amour maternel, car elle allait le plus souvent possible visiter son aimable enfant.

Depuis quelque temps elle s'était aperçue que sa belle-sœur était fort triste, et notamment les jours où elle l'accompagnait lorsqu'elle allait voir son fils ; elle l'avait même vue plusieurs fois se détourner pour cacher des pleurs qui lui échappaient lorsque l'enfant lui faisait d'innocentes caresses. Henriette était surprise et affligée, mais elle n'osait interroger son amie, elle respectait le secret que l'on ne paraissait pas disposé à lui confier.

Un jour madame Blondel parut rayonnante de joie. Félicitez-moi, dit-elle à Henriette en l'embrassant, j'ai l'heureuse conviction que bien-

tôt je serai mère à mon tour; je commençais à en désespérer: c'était la cause de la mélancolie dans laquelle vous m'avez souvent vue plongée; et chaque fois que je voyais votre joli enfant, je soupirais malgré moi de n'avoir pas le bonheur qu'il m'appartînt. Enfin mes peines ont cessé. M. Blondel l'ignore encore, mais je brûle de lui annoncer un événement qui lui plaira autant qu'à moi. Pardonnez-moi ma faiblesse, je crois qu'il m'en aimera davantage.

Mais, mon amie, il est une autre nouvelle qui, j'en suis sûre, ne vous plaira pas autant; c'est que nous quittons Paris : mon époux ne s'y plaît plus. La cause n'en est pas difficile à deviner, le déplaisir de ne plus

vous y voir y entre pour beaucoup ; car quoiqu'il ne parle point de vous, vous n'en avez pas moins votre place dans son cœur. Je vois tous ses combats ; votre image, malgré lui, le suit par-tout, et il croit se dérober à l'idée qui l'importune, en fuyant des lieux qui lui rappellent trop, selon lui, combien il vous aimait et combien il vous aime encore. Nous allons nous établir à Marseille, ville charmante, sous le plus beau ciel du monde. J'avoue que je me fais une idée délicieuse d'aller me fixer dans cette agréable cité. Quoi ! lui dit Henriette tout en pleurs, vous allez me quitter ! et vous ne pensez donc pas à tout ce que j'aurai à souffrir loin de vous ? Quand vous m'aurez abandonnée, hélas ! je n'aurai

plus d'amis sur la terre. Moi, vous abandonner ! reprit vivement madame Blondel ; jamais je n'eus ce cruel projet, mais il m'était peut-être permis de douter que vous voulussiez me suivre ; c'était de quoi je voulais m'assurer, et c'est à présent la question que je vous fais. Vous suivre, répondit Henriette, oh ! oui : mon amie ne peut pas douter que je ne veuille l'accompagner par-tout. Mais mon fils, dans un âge si tendre, comment l'exposer... ? C'est à quoi j'ai réfléchi, répondit son amie ; et j'ai décidé que vous ne pouviez pas l'emmener ; ce n'est point son âge qui s'y oppose, mais la prudence ne le veut pas, au moins pour le présent ; il faut, avant tout, connaître les entours. Nous le ferons venir

lorsque nous aurons séjourné quelques mois ; nous aurons le temps de nous arranger de manière à ce que votre séjour près de nous soit ignoré, ainsi que tout ce que nous avons intérêt de cacher. Nous devons partir sous un mois, je vous demande quinze jours pour vous préparer un asyle, et aujourd'hui votre parole que vous viendrez l'habiter.

Henriette, que la seule pensée de quitter son fils désolait, écouta cependant les conseils de l'amitié et de la raison, et promit à sa belle-sœur de se rendre aussitôt qu'elle lui donnerait avis, que tout était préparé; qu'elle se livrait entièrement à tout ce qui pourrait lui plaire, et qu'elle pouvait disposer d'elle.

Son amie, qui avait craint plus de

résistance, fut enchantée de la voir condescendre à tout; elle l'embrassa, elles se séparèrent, et ne se revirent plus qu'une fois jusqu'au départ. Elles furent visiter le jeune enfant, le trouvèrent bien; il commençait à être très - intéressant par son petit jargon et ses manières caressantes: aussi sa tendre mère sentit augmenter ses regrets de ne pouvoir emmener cette charmante petite créature, qui seule pouvait adoucir ses chagrins : mais enfin elle surmonta sa tristesse en pensant que dans peu de mois elle en jouirait. On donna, comme à l'ordinaire, des présens, et madame Blondel prit des arrangemens avec l'honnête pasteur pour être instruite de tout ce qui pourrait se passer.

Je n'entrerai pas dans tous les détails que nécessita le départ de M. Blondel; cela ne servirait qu'à ennuyer. Au bout d'un mois, comme l'avait annoncé son épouse, ils prirent congé de leurs amis, et partirent, firent le voyge le plus heureux, et s'établirent comme c'était le projet de M. Blondel. Il parut effectivement moins sombre lorsqu'il eut changé d'air : le climat, la gaieté des habitans, tout concourut à bannir l'air de tristesse qui ne s'était point dissipé depuis la malheureuse histoire de sa sœur; ce ne fut que dans cette ville que son épouse lui avoua qu'elle portait dans son sein un gage de leur union : il fut doublement satisfait, et le bonheur et la tranquillité parurent s'être fixés

près de lui pour long-temps. Pendant ce temps-là madame Blondel s'occupait de son amie ; et lorsque tout fut en état de la recevoir, elle lui écrivit de partir, et de prendre le nom de madame de Mirval, sous lequel elle était annoncée dans la retraite qu'elle allait habiter ; qu'elle y passerait pour une jeune veuve ; qu'elle avait cru devoir prendre ces précautions afin d'éviter les propos, sur-tout lorsqu'on ferait venir l'enfant.

Henriette fut embrasser son fils, le quitta, non sans verser beaucoup de larmes. Enfin elle part, arrive à Marseille dans la maison et sous le nom indiqués ; elle se trouve dans les bras de l'amitié. Sa belle-sœur, prévenue de son arrivée, l'attendait ;

elles pleurèrent de joie de se voir réunies, comme s'il y eût eu un siècle qu'elles fussent séparées. La fidèle Annette eut ordre de tout ranger pendant que l'on ferait voir à Henriette la disposition de son petit manoir : tout y était élégant et propre. Ce qui lui fit un extrême plaisir, ce fut de voir qu'elle possédait un joli jardin, assez étendu, qui lui devenait d'une grande ressource, étant résolue et presque forcée à mener une vie sédentaire. Lorsqu'elle eut pris quelque repos, dont la fatigue du voyage lui avait fait un besoin, elle commença à retrouver un peu de tranquillité : l'idée de Montville venait bien la troubler quelquefois, mais l'espoir de posséder bientôt son enfant chéri apportait la consolation

dans son cœur; elle en parlait souvent à son amie, qui lui répondait qu'elle s'en occupait. Il sembla à Henriette que madame Blondel reprenait la teinte de mélancolie qu'elle lui avait vue autrefois. D'où cela pouvait-il venir? elle n'en avait plus les mêmes raisons. Elle garda le silence, persuadée que cela tenait à son état actuel. Une femme enceinte a souvent des inégalités de caractère dont elle-même ne s'aperçoit pas; ce qui fit qu'Henriette, voyant qu'elle avait peu de jours pour arriver à son terme, remit après ses couches à lui parler du desir qu'elle avait d'avoir son fils. Elle en avait eu depuis son séjour des nouvelles satisfaisantes par son amie, qui s'était réservé le droit de veiller sur son

sort, et à qui Henriette en avait cédé le pouvoir.

Madame Blondel sentit les premières douleurs étant avec sa belle-sœur; elle se hâta de se transporter chez elle, où, après quelques heures d'une pénible et douloureuse situation, elle donna le jour à une fille, qui est cette même Cécilia, assez malheureuse héroïne de cette histoire.

Sa mère ne put lui donner le sein; les sources de la vie étaient disparues sans aucun accident apparent, cependant occasionné par une cause dont j'aurai bientôt occasion de parler.

La naissance de Cécilia mit le comble au bonheur dont M. Blondel paraissait jouir. Elle fut élevée

et nourrie sous leurs yeux; elle répondit à leurs soins. Il est inutile de rien ajouter, puisque le lecteur la connaît.

Aussitôt que madame Blondel fut rétablie, elle vola près de sa sœur. Ces deux aimables femmes se revoyaient toujours avec un plaisir nouveau. Henriette évita les premières fois de lui parler du desir ardent qu'elle avait d'avoir son fils auprès d'elle; mais n'y pouvant plus résister, elle lui dit qu'elle serait enchantée qu'elle pût lui amener sa petite Cécilia, pour laquelle elle se sentait une tendresse particulière. Cela la mena tout naturellement à parler de son fils; elle supplia son amie de ne plus retarder le plaisir qu'elle aurait à l'embrasser. Ma-

dame Blondel parut mal à son aise, la tristesse se répandit sur sa physionomie, ce qui effraya tellement Henriette, qu'elle jeta un cri étouffé, en disant, Hélas! je le vois, vous n'osez me le dire!.. mais mon malheureux enfant n'existe peut-être plus!.. Ici les sanglots lui coupèrent la voix. — Ma tendre amie, ne vous livrez point au désespoir; il faut savoir s'armer de courage dans le malheur; vous en avez donné l'exemple. Il est donc mort? reprit Henriette d'une voix déchirante. — Je n'ose, ma triste amie, vous dire que je le crains, et c'est ce qui depuis long-temps m'affecte cruellement. Un accident affreux, arrivé dans le village où il était, a fait périr bien des infortunés, et, malgré toutes les

perquisitions possibles, on n'a pu me rendre compte si l'enfant a péri, ou ce qu'il est devenu.

Le fait était, avait-on écrit à madame Blondel, qu'un incendie avait dévoré la moitié du village; la maison de la nourrice et plusieurs autres, ainsi que le presbytère et l'église, avaient été réduits en cendres. Le malheureux pasteur avait péri, victime de son humanité. On avait trouvé, dans les funestes débris, des corps, mais tellement défigurés par l'horrible fléau, qu'il avait été impossible de les reconnaître; de là on avait jugé que tous les individus qui appartenaient à la nourrice du fils d'Henriette avaient péris, ainsi qu'elle et son nourrisson.

Madame Blondel termina son

cruel récit, dont chaque phrase déchirait le cœur d'un tendre mère qui se voyait privée, d'une manière bien cruelle, de ses espérances les plus flatteuses, ayant concentré tout son bonheur à venir dans la possession d'un enfant qui lui avait tant coûté de larmes.

Elle ne put résister à ce nouveau coup du malheur; une fièvre ardente s'empara d'elle, et la conduisit jusqu'au bord du tombeau. Les tendres soins qui lui furent prodigués par la plus aimante des femmes l'arrachèrent des bras de la mort, mais il lui resta une langueur, une mélancolie, que rien ne put vaincre; et plus de dix-huit années s'étaient écoulées que ses malheurs lui étaient aussi présens que si elle

sortait de les éprouver; que l'on juge combien madame Blondel avait eu de patience et de courage, disons d'amitié, pour supporter chaque jour des douleurs nouvelles, quelquefois des reproches! O sainte et divine amitié! tu es à mes yeux le plus précieux des biens.

CHAPITRE IX.

Où l'Histoire commence à se développer.

QUI pourrait peindre la surprise, la joie, qu'éprouva Henriette à une nouvelle aussi imprévue? Son saisissement fut si grand, que l'on craignit quelques instans pour ses jours; mais comme la joie a rarement des suites fâcheuses, elle reprit ses sens, et put encore espérer le bonheur; car on doit se souvenir que madame Blondel, après que chacun fut retiré, sortit accompagnée d'un domestique. Elle eût dormi d'un mauvais sommeil, si elle n'eût pas satisfait son cœur en an-

nonçant à sa bien-aimée sœur le retour d'un époux que les années ni l'absence n'avaient point effacé de son souvenir.

Montville revint le lendemain comme il l'avait promis. Il se présenta à M. Blondel, qui, parfaitement remis de l'agitation de la veille, le reçut avec attendrissement. Après quelques instans de silence : Vous vous attendez, sans doute, que je vais vous parler de ma sœur; depuis long-temps, depuis la funeste époque dont vous devez vous ressouvenir, je ne l'ai point vue. Madame, dit-il en fixant son épouse, je n'ignore point que le sort d'Henriette vous est connu, c'est donc vous que je charge de lui dire que je lui pardonne; vingt ans de repentir ont ef-

facé sa faute. Vous, monsieur Montville, si vos sentimens pour elle sont toujours les mêmes, c'est à vous de tarir la source de ses larmes en lui rendant l'honneur. Elle fut toujours la plus vertueuse des femmes! s'écria madame Blondel, et lorsqu'elle céda aux desirs de M. Montville elle était épouse légitime; c'est de quoi, permettez-moi de vous le reprocher, vous n'avez jamais cherché à vous éclaircir. Je jure à vos pieds, s'écria Montville, que ce que madame vient de dire est l'exacte vérité, et que jamais il n'entra dans mon cœur de porter le déshonneur dans votre maison. Mon acte de mariage vous sera présenté, et vous connaîtrez alors combien mes intentions étaient pures. Mais ne rappelons pas un

passé désagréable; je veux seulement ne point oublier que vous nous avez pardonnés. Je brûle de revoir une épouse adorée, de vous rendre une sœur chérie: combien cette réunion me promet de douceurs! Je ne crains plus les projets d'une famille ambitieuse, la mort s'est appesantie sur elle. J'ai payé par des regrets sincères le tribut que la nature exigeait de moi. Mais enfin, c'est à ces funestes événemens que je dois mon retour dans ma patrie, le bonheur de retrouver une épouse à laquelle je dois faire oublier tous les malheurs que je lui ai causés.

Tout ceci se passait entre les époux; Charles et Cécilia n'étaient point présens. Blondel avoua les torts qu'il avait eus, ne cacha point

quelle était la prévention où il était, ne voulant point s'allier avec une famille au-dessus de lui par la naissance, et que cette faiblesse ou crainte l'avait forcé d'être injuste. Pour vous, madame, en serrant son épouse dans ses bras, je vous dois une éternelle reconnaissance des tendres soins que vous avez pris de ma sœur, malgré ma cruelle défense. Croyez que je n'ai rien ignoré; mais j'ai voulu vous laisser jouir de toute la gloire de votre heureuse désobéissance, et je vous en aimerais mille fois davantage, s'il était possible que quelque chose pût augmenter la tendresse et l'estime que j'ai pour vous. Ceci est encore une énigme, ajouta-t-il en souriant à Montville, mais ma sœur vous l'ex-

pliquera. Pauvre Henriette! je ne pourrai la revoir sans une vive émotion. Mes bons amis, pardonnez-moi à mon tour; et si vous croyez m'aimer encore d'après le mal que j'ai fait, ménagez ma sensibilité; je crains de mourir avant d'avoir eu le temps de réparer les fautes dont je m'avoue coupable. L'attendrissement était extrême. Montville et madame Blondel employèrent leurs soins pour faire cesser cette situation dangereuse; ils parvinrent à le calmer. Il fut décidé que sa sœur ne paraîtrait devant lui que lorsqu'il se sentirait assez de force pour soutenir sa présence.

Henriette était prévenue; mais elle n'en éprouvait pas moins un saisissement qu'il lui était impos-

sible de vaincre ; le moindre bruit qu'elle entendait la faisait tressaillir ; elle était dans une anxiété qui devenait insupportable. La perte de son fils venait se représenter à son imagination presque égarée, et l'on peut dire qu'elle éprouvait tout-à-la-fois le délire de la joie et de la douleur.

Enfin il vint ce moment desiré, et que néanmoins elle redoutait ; l'amour lui fut présenté des mains de l'amitié. Je laisse au lecteur le soin d'imaginer tout ce que peuvent éprouver deux personnes qui n'ont jamais cessé de s'aimer, et qui se revoient après une aussi longue absence ; quant à moi il me serait impossible de peindre leurs transports. Que de choses ils se disaient sans

se comprendre. Madame Blondel était vraiment heureuse, et les pressait tour-à-tour contre son cœur.

Lorsque l'on fut un peu plus calme, Henriette parla du malheureux événement qui l'avait privée pour jamais de son fils. Tous versèrent des larmes à ce douloureux souvenir. Mme Blondel dit qu'elle allait retourner vers son mari, et proposa à Montville de l'accompagner. Pardon, leur dit-elle, si je vous enlève à des momens précieux; mais vous voilà réunis, rien ne peut désormais vous séparer. Vous aurez tout le temps, poursuivit-elle en souriant, de vous confier vos petits secrets; mais il faut que l'amour fasse encore quelques sacrifices à l'amitié; mon cher Montville, je

promets de vous ramener; vous permettez, Henriette. Mon amie, tout ce que vous voudrez, répliqua cette dernière; depuis long-temps, vous le savez, vous disposez de moi; vous seule avez été et serez toujours l'arbitre de ma destinée. Partez, parlez de moi à mon frère, et dites-lui que sa sœur conserva pour lui, dans tous les temps, la plus vive amitié.

M. Blondel fut satisfait du retour de Montville. A l'heure du dîner, tout le monde se trouva rassemblé. Charles et Cécilia, qui n'étaient instruits de rien, regardaient M. Blondel et l'étranger, et ne savaient que penser. On s'entretint de matières indifférentes. Montville et Charles s'étaient plusieurs fois surpris à se

fixer mutuellement. Leur curiosité était excitée par un intérêt réciproque; il leur eût été difficile d'en rendre raison. . .

Lorsqu'on eut desservi, Blondel et Montville se retirèrent pour causer des affaires présentes. Montville, dans le courant de la conversation, félicita Blondel sur le bonheur qu'il avait d'avoir un fils et une fille qui lui paraissaient infiniment aimables. Je ne retiens que la moitié de votre compliment, répliqua Blondel, c'est pour ma fille seulement; mais je n'ai pas le bonheur que Charles soit mon fils. C'est un jeune homme très-estimable, qui m'a été recommandé par un de mes amis de Paris; j'ignore à qui il peut appartenir; mon ami,

à qui je m'en suis informé, n'a nullement répondu à ma question. J'ai supposé qu'il avait ses raisons pour garder le silence; je l'ai moi-même observé depuis ce temps, et il n'en a plus été mention depuis. Montville, entendant ce récit, se sentit fortement ému en faveur du jeune homme; il pensait que son fils pourrait avoir le même âge. Il lui passa dans la tête mille idées bizarres qu'il rejeta bien vîte. Cependant, sans trop se rendre raison pourquoi, il résolut de tenter s'il ne serait pas possible de découvrir quelque chose de relatif à la naissance du jeune homme. Il apprit que son protecteur se nommait d'Arlis; il lui écrivit, lui demandant en grace qu'il eût à lui dire s'il avait connaissance des

parens du jeune Charles; et que, quoique lui, Montville, n'eût pas peut-être l'avantage d'être connu d'eux, il les suppliait de vouloir bien lui répondre de suite à cet article, et de lui garder le secret.

La lettre partie, il se trouva plus à son aise. Il chercha à se rapprocher du jeune homme, qu'il trouva tel qu'il l'avait jugé, c'est-à-dire instruit et très-intéressant. On mit toute la société dans le secret de Montville, et chacun alors attendait avec impatience le moment où l'on verrait paraître Henriette. Cécilia n'eut plus besoin qu'on lui expliquât où sa mère portait ses pas le matin qu'elle la vit sans en avoir été aperçue. Tout le monde félicita M. Blondel sur la réunion qui se préparait

entre lui et sa sœur. On voulut savoir ce qu'était devenu Montville depuis cette cruelle séparation. Comme ce qui lui était arrivé n'avait rien d'extraordinaire, son histoire ne fut pas longue : je me contenterai d'en donner un extrait.

Sa famille, comme on doit s'en ressouvenir, l'avait fait enlever, et fait conduire dans une maison de force, de là à l'Isle de Bourbon, où le père de Montville avait un ami qui, depuis quelques années, y avait formé un établissement brillant. On avait procuré au jeune Montville tous les amusemens possibles. Il aurait pu être heureux si son cœur eût été libre; mais toutes ses pensées se tournaient vers la France; ce qui fit qu'il refusa plusieurs par-

tis avantageux qui lui furent offerts. Sa vie, pendant tout le temps qu'il avait resté dans cette colonie, avait été très-uniforme. Vingt fois il avait tenté de se soustraire à l'espèce de tyrannie que sa famille exerçait sur lui, en revenant en France incognito; mais on avait l'œil sur lui, et jamais il n'avait pu réussir : ce ne fut qu'à la mort de ses parens qu'il recouvra sa liberté, et qu'il lui avait été permis de revenir dans sa patrie. C'était à l'Isle de Bourbon qu'il avait fait la connaissance de D. Juan, qui, pénétré de la mort de son cousin, dont il s'accusait intérieurement d'être la principale cause, avait résolu de s'éloigner pendant quelque temps des lieux où s'était passée cette triste scène. Le hasard le

servit. Ayant reçu la nouvelle qu'un parent vieux et riche établi à Bourbon, desirait l'avoir auprès de lui, il saisit l'occasion, et arriva quelque temps avant le départ de Montville. Ils se rencontrèrent dans la société, se convinrent, et se lièrent d'une étroite amitié, se firent réciproquement confidence de leurs malheurs. Dans cet intervalle le parent de Mendoce mourut, après l'avoir institué son héritier. Comme tout était en bon ordre, D. Juan convertit son héritage en lettres-de-change; et ayant appris que son ami se préparait à partir pour France, et n'ayant rien qui le retînt à l'Isle de Bourbon, il fut arrangé qu'ils partiraient ensemble et ne se quitteraient plus. Ils s'étaient proposé de

visiter toutes les villes de France, l'un pour se distraire, et l'autre pour y chercher son épouse, à laquelle, pendant le temps de sa résidence dans la colonie, il avait écrit plusieurs lettres dont aucune n'était parvenue : on avait ordre de les soustraire. Ils s'étaient arrêtés à Marseille par pure curiosité, ne se proposant d'y rester que quelques jours, et de là voler à Paris, où Montville se proposait de commencer ses recherches, lorsque la célébrité de la jolie Léonora vint, comme nous l'avons vu, changer l'ordre des événemens.

D. Juan avait, comme je l'ai dit, été enchanté de retrouver sa cousine; et l'amour reprenant sur son cœur tout l'empire qu'il y exerçait autrefois, en avait banni tout re-

mords. De son côté Léonora était flattée, et publiait hautement sa conquête. Mais d'Arnouville qui aimait éperduement pour la première fois, ne put voir ce triomphe, le tombeau de toutes ses espérances, sans être saisi d'un violent transport de jalousie.

Oubliant ce qu'il se devait, ainsi que les égards que méritait une femme charmante et vertueuse qu'il rendait infiniment malheureuse par sa conduite, il résolut d'avoir une explication avec son infidèle; il se rendit donc chez Léonora, qu'il trouva seule. Elle le reçut avec cet air enchanteur qui ne la quittait presque jamais. Remarquant son air sombre, elle le railla légèrement; mais Arnouville, qui n'était pas dis-

posé à la plaisanterie, la reçut fort mal, et lui demanda, d'un ton à l'effrayer, s'il était vrai qu'elle songeât à unir sa destinée à celle de D. Juan, comme on s'était efforcé de le lui persuader. Et quand cela serait, lui répondit-elle d'un air très-sérieux, je ne vois pas quel droit vous auriez de vous en prétendre offensé: vous n'êtes point libre, et je ne vous ai rien promis; à la vérité j'ai reçu vos soins, ils flattaient ma vanité, mais mon cœur n'y avait aucune part. Je n'ai jamais pensé à vous distinguer que comme un ami, fait pour être considéré; si vous avez prétendu à un autre titre, je suis désespérée de l'erreur où vous vous êtes laissé entraîner, et ne puis que vous plaindre.

Arnouville, confus, humilié, mais

bouillant de colère, prit congé de Léonora sans répondre un seul mot. Il court, il cherche D. Juan partout; enfin il le trouve, l'arrête, et lui dit ce peu de mots : Léonora vous aime; vous m'avez enlevé son cœur; on assure que dans peu elle vous accorde sa main; mais vous ne jouirez de l'un et de l'autre qu'après m'avoir arraché la vie; à dix heures, ce soir, sur le cours, je vous y attendrai, et je serai seul. Il laisse D. Juan stupéfait.

Fin du tome second.

TABLE
DES CHAPITRES

contenus dans ce Volume.

